

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

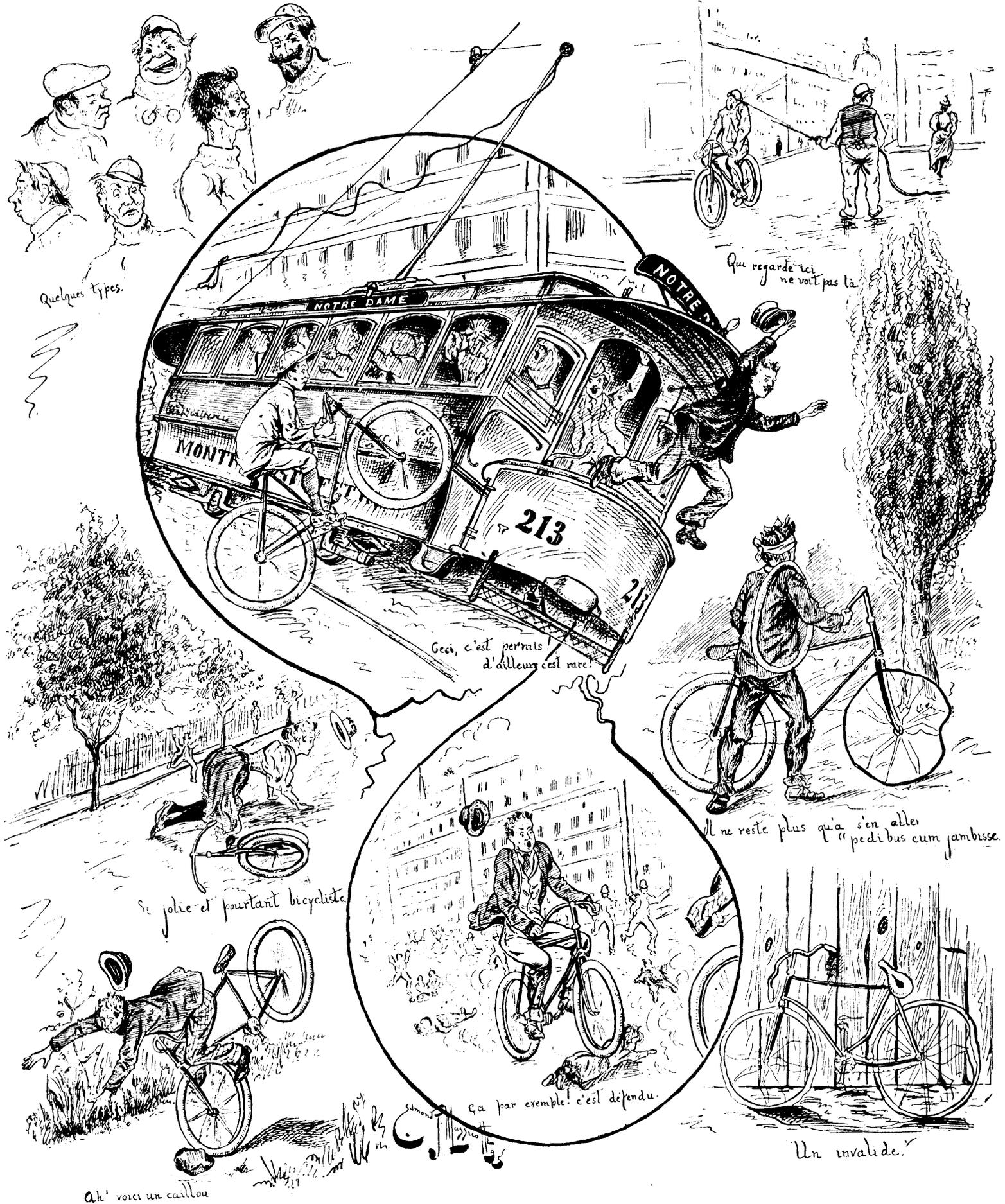
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 585.—SAMEDI, 20 JUILLET 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



Quelques types.

Qui regarde ici ne voit pas là.

Ceci, c'est permis! d'ailleurs c'est rare.

Il ne reste plus qu'à s'en aller "pedi bus cum jambisse."

Si jolie et pourtant bicycliste.

ça par exemple, c'est dépendu.

Un invalide!

Ah! voici un caillou

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JUILLET 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Saint-Etienne des Grès, par Benjamin Sulte.—Nos hôtes français, par P.-G. R.—Observations, par Alphonse Karr.—L'art gothique et le christianisme, par Léon Féval.—Débat d'amour, par Z.—L'hygiène pour tous, par Sébastien Kneipp.—Carnet du *Monde Illustré*.—A travers le Nord-Ouest, par Omer Noël.—Pot de pensées.—Poésie : Musique, par André Theuriot.—Aimons la terre, par Valmont.—Notes et impressions.—Le premier amour de Napoléon, par Henri Testard.—Quelques conseils.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les échecs.—Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin

GRAVURES.—Dans le monde du bicycle.—Québec : Le dévoilement de la statue de Lévis : Le marquis de Nicolay à la tribune.—A travers le Nord-Ouest canadien : Type de chasseur et trappeur ; Vue du fort Cumberland, en hiver ; Fort qu'Appelle ; Ecole industrielle catholique pour les jeunes sauvages ; Vue du village et de l'école.—Nos hôtes français : Le marquis et la marquise de Lévis ; la comtesse d'Hinnisdal, sa nièce ; le marquis et la marquise de Nicolay ; Le comte et la comtesse d'Hunolstein.—Le départ pour le Saguenay.—Les Français à Madagascar : La bataille d'Ambolomonty : défense d'une pièce de canon par les Hovas.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AUVRE gens !

Partis plein de santé, de joie et d'espoir pour faire un pèlerinage à Sainte-Anne, ils ignoraient que la mort—cette mort qui nous menace à chaque instant—les guettait et les attendait en chemin.

La catastrophe de Craig's Road laissera de longs et douloureux souvenirs.

Quinze morts, trente blessés !

Et maintenant, que va faire la compagnie responsable de cet épouvantable accident ? Faudra-t-il plaider pendant des années, comme cela ne s'est vu que trop souvent, pour obtenir une indemnité qui n'est jamais proportionnée à la perte faite par les familles des victimes ? Je ne sais, mais il serait temps de fixer, par

une loi sévère, les dommages que les compagnies de chemin de fer devraient payer dans les cas d'accidents de ce genre et d'en fixer l'époque du paiement.

Cette loi devrait contenir un tarif sérieux et interdire tout procès, ce serait peut-être un moyen d'obtenir un peu de justice de ces puissants qui semblent regarder la vie des pauvres gens comme fort peu de chose.

En attendant, il me semble qu'une souscription devrait être ouverte immédiatement en faveur des familles des morts et des blessés. Je crois qu'elle serait fructueuse et subviendrait aux premiers besoins.

C'est à un grand journal à prendre l'initiative de la chose.

* * Une autre loi bien utile aussi serait celle qui fixerait le traitement que devraient payer les municipalités aux instituteurs et aux institutrices, selon leur diplôme.

L'honorable Gédéon Ouimet, dans un des derniers discours qu'il a prononcés, à l'Ecole normale, avant de prendre sa retraite, a parlé de ce projet, que les législateurs devraient étudier et mettre à exécution.

Je vous ai déjà entretenus de la situation déplorablement inférieure que certaines municipalités, par ignorance ou parcimonie, font aux personnes auxquelles elles confient l'éducation de leurs enfants, et leur position est telle que nos députés doivent s'en occuper.

Une loi de ce genre obtiendrait l'approbation de tous les gens de bon sens.

* * La duchesse d'York, future reine probable d'Angleterre, vient de tricoter des bas pour les pauvres de Londres, mais l'histoire ne dit pas combien de paires ont été fabriquées par ses mains princières.

Elle ne pas doivent être bien nombreuses, et c'est certainement ce qui leur donne plus de prix.

A ce propos, un journal anglais, après avoir relaté le fait, ajoute que si les pauvres qui ont reçu ces objets, ont autant de bon sens que de misère, ils s'empresseront de prendre le premier vapeur à destination de New-York, où ils trouveront certainement acheteurs pour les susdits bas, à des prix fabuleux.

Après quoi, ils pourront vivre tranquillement de leurs rentes pendant le reste de leurs jours.

L'idée est peut-être bonne, mais les acheteurs existent-ils réellement ?

* * Comme on vieillit vite !

Cette réflexion—qui n'est pas neuve—m'est revenue, l'autre jour, en lisant les noms des nouveaux avocats heureux élus des dernières examens du barreau.

Dans cette liste, je remarquai Pierre Beullac, fils de notre ami, R. Beullac, chef de la maison si connue au Canada, et je me demandai si je ne faisais pas erreur, si c'était bien le petit *boy* qu'il me semble encore voir aller au collège, pas plus grand que ça, et à la mine éveillée.

Aujourd'hui, c'est un homme, comme on dit, bien plus, le voilà défenseur de la veuve et de l'orphelin, comme on dit encore, et au besoin d'affreux criminels, qui ne le mériteraient certainement pas ; le voilà entré de plein pied dans une belle carrière dont il sera, j'en suis certain, l'un des membres les plus honorables. Enfin, il est arrivé.

C'est bien lui, et je l'en félicite sincèrement, ainsi que toute son excellente famille, qui est devenue si canadienne, tout en restant si bonne française.

Plus loin, je lis le nom de notre collabora-

teur, E.-Z. Massicotte, qui fait partie depuis longtemps de la famille du MONDE ILLUSTRÉ.

A lui aussi nos plus vives félicitations ; le succès qu'il vient de remporter prouve des études de droit sérieuses, car je sais que les examinateurs ne sont pas très tendres pour les étudiants, tant s'en faut.

Gonzalve Désaulniers, mon ancien copain du journalisme, a également le droit de porter la toge.

Celui-ci, vous le connaissez depuis longtemps, comme Massicotte, et ce n'est pas sans un certain orgueil que nous voyons des confrères réussir là où tant d'autres ont malheureusement échoué.

Quant à ces derniers, ils ne doivent pas se décourager, mais, au contraire, travailler sans relâche pour forcer la fortune à leur sourire une autre fois.

* * La semaine dernière un de mes tout petits amis—cinq ans—me dit :

—Tu sais, monsieur, je sais déjà compter jusqu'à vingt, Bijou (son chien) ne pourrait pas en faire autant.

La comparaison me fit sourire et je me souvins bientôt d'une chose que j'ai lue il y a deux ou trois ans et que j'avais classée.

Certains hommes, les Polynésiens entre autres, sont inférieurs au chien, en science arithmétique ; ils ne peuvent compter plus loin que dix, tandis que des individus de la race canine sont beaucoup plus forts.

Et voici l'expérience que fit un jour le Dr Timofieff :

Ce savant possédait un caniche qui comme la plupart de ses semblables, une fois sa faim apaisée, s'en allait cacher dans quelque coin perdu les os qui lui restaient. Le médecin fit un jour à son ami un régal spécial : vingt-six os superbes, auxquels appendaient encore de succulents tendons. Tous les vingt-six, les uns après les autres, le chien les enterra.

Le lendemain, jour de jeûne. Le caniche eut beau faire l'aimable. Le docteur avait son idée. Il attendait le moment où la fringale s'emparerait de l'estomac du toutou et où ce dernier irait déterrer ses os.

« Nous allons bien voir si notre animal va se rappeler le nombre vingt-six ; si son intelligence, en un mot, lui permettra de compter jusqu'à vingt-six ; s'il y réussit, ce sera un fort mathématicien. »

Et le caniche se mit en marche. D'un seul coup il déterra, presque ensemble, dix des os. C'était déjà superbe. Ensuite, il hésita. Le nez au vent, l'animal songeait. Brusquement, il se remit à l'ouvrage, déterra neuf autres os et puis encore six. Cela ne faisait que vingt-cinq. Et cependant, le chien se coucha et dormit. Mais tout à coup, comme s'il se rappelait, il se leva, se mit à courir et déterra le dernier os.

Il est donc bien certain, dit Timofieff, que si le chien ne peut compter d'un coup jusqu'à vingt-six, sa faim lui suggérant certaines réflexions, il arrive à reconstituer ce chiffre assez élevé, et comme il s'arrête après le vingt-sixième os déterré et ne fait plus aucune recherche, il sait donc, à n'en pas douter, que son compte est bon et qu'il n'a plus rien à attendre.

Le même savant a fait sur des chevaux des observations non moins singulières. Un cheval de paysan s'arrêtait net après avoir tracé avec la charrue le vingtième sillon dans un champ en labour ; il savait que c'était le moment de faire halte et, le champ fut-il long ou court, il traçait ses vingt raies, pas une de plus, pas une de moins et finissait sans commandement.

Un autre s'arrêtait net également en enten-

dant sonner onze heures à l'église voisine ; il ne s'inquiétait pas quand dix heures sonnaient, il comptait donc en lui-même les coups de cloche.

Nombre d'habitants de notre Canada m'ont dit avoir fait des observations semblables.

* * Les orangistes ont jugé à propos de faire des démonstrations le 12 de juillet, en commémoration de la bataille de la Boyne.

Quand donc ces gens-là comprendront-ils qu'ils se rendent tout simplement ridicules et que ce n'est pas en agissant de la sorte qu'ils feront du bien au pays.

Le fanatisme est toujours chose fâcheuse, mais il a parfois une excuse. A notre époque, c'est tout simplement une absurdité dans le cas qui nous occupe.

Il est de ces souvenirs qu'il n'est pas bon de réveiller, quand il ne peut en résulter que des frictions qu'il faut avoir soin d'éviter, surtout dans notre pays.

* * L'Etna et le Vésuve sont en colère ; ce dernier menace de détruire le petit village bâti sur les ruines d'Herculanum.

Les savants surveillent les deux volcans... de loin.

Le monde politique anglais est en pleine effervescence....

Mais cela ne nous regarde pas.



SAINT-ÉTIENNE DES GRÈS

Un peu au dessus des Trois-Rivières, dans le Saint-Maurice, il y a un endroit appelé les Grès, où l'on voyait autrefois une chute comparable à celle de Niagara. Le tremblement de terre de 1663 ayant fait ébouler la montagne du haut de laquelle tombait la masse des eaux, il ne reste plus qu'une cascade de quinze pieds d'élévation. Les terrains d'alentour sont couverts de grands blocs de pierre, débris de l'ancien barrage de la rivière. Les Canadiens ont nommé ce lieu les Grès à cause de l'aspect qu'il présente. Depuis trois quarts de siècle on y voit des moulins à scie et quelques maisons pour loger les travailleurs de ces moulins.

Le nom de la paroisse dans laquelle les Grès sont enclavés est Saint-Etienne, et l'on dit invariablement "Saint-Etienne des Grès". Je me demande s'il y a coïncidence ou intention dans le choix de ce vocable.

Saint-Etienne de Beauharnois, Saint-Etienne de Bolton, Saint-Etienne du Saguenay s'expliquent facilement et j'ai toujours pensé que Saint-Etienne des Grès ne souffrait pas de doute, mais je commence à me poser la question de savoir si les auteurs de cet accouplement de noms ne renouvelaient pas un jeu de mots déjà fort ancien et dont voici le sens tel que le rapportent plusieurs historiens.

A Paris, au onzième siècle, il y avait une église appelée Saint-Etienne des Grès et une rue aboutissant à cet édifice nommée aussi Saint-Etienne des Grès. Il prit fantaisie à un bon moine de rapprocher "grès" de "de-grès", parce que l'on parvenait à l'église par de larges marches de pierre, et il écrivait en latin *St Stephanus gradus*. Grès devenait gradin. C'est un enfantillage pardonnable.

L'église a subsisté jusque vers 1794. Une maison particulière occupe son emplacement aujourd'hui.

Dans la rue Saint-Etienne des Grès, en 1703, fut imprimé un rituel à l'usage du diocèse de Québec, chez Simon Langlois. M. Philéas Gagnon, de Québec, en possède un exemplaire.

Quelle est l'origine du surnom imposé à Saint-Etienne ? Les Bollandistes nous font connaître un saint personnage nommé Etienne, particulièrement consacré à la conversion de la race grecque, et il le désignent comme "saint Etienne des Grecs". Au moyen-âge et jusqu'au début de notre siècle, on prononçait *grais* ou *grès*, au lieu de grec. A présent nous disons "grecque" pour le masculin comme pour le féminin. Molière fait rimer "Grecs" avec "grès." Ajoutons que l'orthographe était chose ignorée de nos aïeux et qu'ils prenaient les sons à l'oreille, par conséquent "grec" prononcé "grais" ou "grès" devenait "grès" et faisait oublier la source du terme même.

Mais les Trifluviens qui ont adopté "Saint-Etienne des Grès" savaient-ils cette histoire ? C'est assez peu probable. La rencontre des circonstances me paraît fortuite. Nous avions la localité des Grès, on a érigé là une paroisse Saint-Etienne qui devient Saint-Etienne des Grès, comme à Paris. Il me paraît bien certain que l'on a pas eu l'intention de copier Saint-Etienne des Grecs tout en écrivant "des Grès."



NOS HOTES FRANÇAIS'

(Voir gravure)

Le marquis de Lévis et les personnages distingués qui l'accompagnaient : la marquise de Lévis, sa femme ; la comtesse d'Hinnisdal, sa nièce ; le marquis et la marquise de Nicolay ; le comte et la comtesse d'Hunolstein, conserveront un souvenir ineffaçable de la réception qui leur a été faite à Québec.

Inutile de revenir sur les fêtes données en leur honneur, les journaux quotidiens ont suffisamment renseigné le public sur ce point. Contentons-nous de donner quelques notes biographiques sur nos nobles hôtes.

La maison de Lévis tire son origine du village de Lévis, aujourd'hui Lévy-Saint-Nom, dans l'Ile-de-France, à une lieue au nord de Chevreuse, département de Seine-et-Oise. Dès 1179, dans une charte de l'abbaye de Saint-Denis, on mentionne le nom d'un Philippe de Lévis. Le marquis de Lévis est le fils de Charles-Marie-Sigismond, comte de Lévis-Mirepoix, décédé en 1886, et de Juliette des Balbes de Berton-Crillon, qui est maintenant dans sa soixante-treizième année. Le marquis, qui a aujourd'hui cinquante-et-un ans, a épousé, en 1867, Marie-Thérèse, comtesse d'Hinnisdal. Le marquis de Lévis n'est pas descendant en ligne directe du chevalier de Lévis. Il appartient à une branche aînée de la famille.

Le marquis de Nicolay, qui est lieutenant dans l'armée française, est le fils aîné du marquis de Nicolay, qui était l'arrière petit-fils du chevalier de Lévis, le héros de Sainte-Foye. Possesseur d'une grande fortune, il aurait pu vivre tranquille dans son château de la Chasse, en Bretagne, ou dans son splendide hôtel de Paris, mais, comme ses ancêtres, il a voulu être soldat. C'est le marquis de Nicolay qui, il y a quelques années, a donné au gouvernement de Québec une copie de la correspondance du

chevalier de Lévis, laquelle copie a été depuis imprimée sous la direction de M. l'abbé H.-R. Casgrain.

Le comte d'Hunolstein a consacré les plus belles années de sa vie à sa patrie. Il a servi quinze années dans la marine. La campagne du Tonkin, qu'il a faite en qualité de lieutenant de vaisseau, lui a valu la croix de Légion d'honneur. Ce n'est que depuis son mariage qu'il s'est retiré du service. La famille d'Hunolstein est d'origine germanique. Elle passa d'Allemagne en Lorraine vers le quinzième siècle. La comtesse d'Hunolstein est la fille du comte Félix de Lévis-Mirepoix, frère du marquis de Lévis. Le comte de Lévis est député à la Chambre pour le département de l'Orne.

Le comte d'Hinnisdal, frère de la marquise de Lévis, habite le château de Tilloy, à huit lieues de Compiègne. Pendant la Révolution, plusieurs des membres de la famille d'Hinnisdal moururent sur l'échafaud, entre autres la comtesse d'Hinnisdal, née de Soyecourt. Le père de Mlle d'Hinnisdal a fait la guerre franco-prussienne. A Sedan, il eut deux chevaux tués sous lui. Prisonnier, il fut conduit en Allemagne, d'où il s'échappa déguisé en paysan. Rentré en France, il s'engagea comme volontaire et se battit avec tant de distinction, qu'il fut décoré sur le champ de bataille.

P.-G. R.

OBSERVATIONS

Quelles bizarres transformations a subies le vêtement de nos premiers pères ! Le mariage est, dit-on, d'institution divine ; mais, quand Dieu l'a institué, la parure d'une femme n'avait rien de ruineux. Elle pouvait changer de toilette quatre fois par jour, sans inconvénients pour la fortune de son mari. Mais, aujourd'hui qu'il faut vingt aunes pour qu'une femme soit mise décentement, beaucoup de gens restent célibataires par économie.

Très souvent, pour obéir à la mode, le vêtement, au lieu de suivre les belles ondulations et les courbes gracieuses du corps féminin, change complètement les formes et les dénaturé. Si une femme de goût, en se déshabillant le soir, se trouvait faite en réalité comme elle a fait semblant de l'être toute la journée, j'aime à croire qu'on la trouverait le lendemain matin submergée et noyée dans ses larmes.

La toilette est la cuisine de la beauté. Chaque femme, chaque jour, imagine des ragoûts pour ses charmes, qu'elle doit servir le soir à l'admiration affamée des regards.

Messieurs les hommes, vous nous aimerez comme nous sommes, vous nous aimerez en baleine, vous nous aimerez en crin, vous nous aimerez en bois, si cela nous paraît nécessaire d'être en bois pour que nos robes nous aillent mieux.

ALPHONSE KARR.

Que ce soit avec les femmes, avec les rois ou avec le peuple, qui veut régner doit plaire. —FRED. MISTRAL.

Aujourd'hui, les descendants de l'ancienne aristocratie française ont plus de peine à se faire nommer députés qu'un cabarotier ou un coiffeur. —JULES LEMAITRE.

L'ART GOTHIQUE ET LE CHRISTIANISME



Un culte tout plein de mystère, qui a pour terme l'infini, pour dogme la chute, la rédemption et le jugement dernier : un culte créateur d'une poésie sans pareille, où la naïveté devient du sublime, où les figures sont des promesses ou des menaces ; d'une poésie dont les images dépassant le colossal et le gigantesque de toutes les autres poésies, élèvent la pensée humaine au-delà de l'enthousiasme ou la précipitent comme frappée par le vertige : ce culte avait, en s'associant à l'esprit septentrional, produit un des plus merveilleux enfantements du monde intellectuel, portant tous les types de sa double origine.

L'architecture religieuse, la seule véritable poésie écrite de l'époque, fut la voix qui annonça au monde matériel l'alliance mystique du christianisme et de l'architecture des nations du Nord.

Quelle immense tâche lui était imposée ! A quelle hauteur il lui fallait s'élever pour rendre ces impressions, constamment favorisées par la retraite, souvent surexcitées par les récits des croisés ou des pèlerins de retour de la Terre-Sainte. L'artiste-poète comprit parfaitement que, s'il était possible de les reproduire, ce serait non point à l'imitation des Grecs, par des allégories de convention que leur grâce seule empêche parfois de paraître froides et mesquines, mais par une hiéroglyphe nouvelle imitative et harmonique, saisissable plus par la pensée que par les sens, plus par l'âme que par l'esprit ; que l'immensité, le mystère, l'union de l'homme à Dieu par la prière... devaient être les éléments du problème qui ne pouvait être posé et résolu que par un génie naissant, illuminé des rayons d'une foi ardente. Ni l'une ni l'autre n'ont défailli à l'œuvre : le génie a traduit dignement les inspirations de la foi ; sans son secours il n'eût peut-être été que bizarre, avec elle il a été sublime.

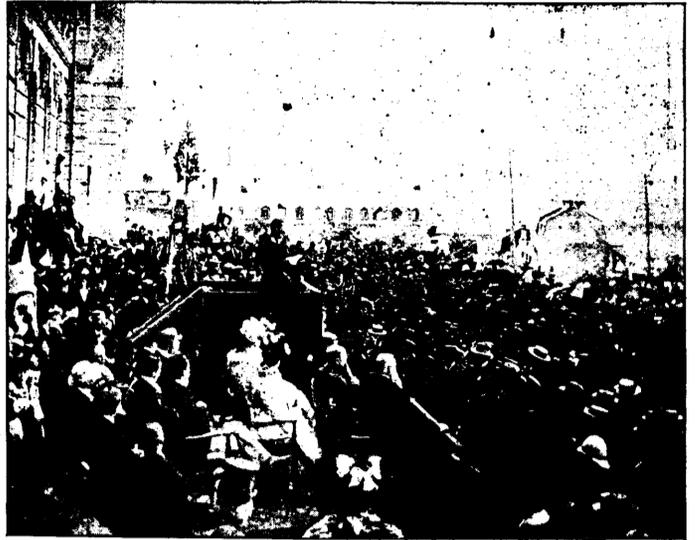
Pour bien nous rendre compte de sa pensée, analysons d'abord la façade de l'église gothique. Nous voyons au premier coup-d'œil qu'elle ne ressemble en rien à la façade du temple antique. Elle ne cherche pas, comme celle-ci, à accuser les assemblages de la charpente ; elle ne s'ajuste pas à la hauteur de l'édifice, aux distributions de l'intérieur. Ces

combinaisons de l'artisan, que la main de l'artiste grec s'est bornée à revêtir d'ornements, à traduire avec élégance, elle les dédaigne, car, comme je l'ai dit, ce n'est pas à l'esprit, c'est à l'âme qu'elle s'adresse. Ce n'est pas une construction matérielle qu'elle veut annoncer, c'est à la Jérusalem céleste qu'elle doit servir de propylée. Son objet est moins de marquer l'entrée du temple que de former la barrière de séparation et d'oubli entre la vie réelle et la vie toute spirituelle à laquelle nous allons nous préparer : opaque, impénétrable à l'œil et à la pensée comme le voile qui nous dérober le monde futur, elle se présente sévère et solennelle, tenant dans le vague, dans l'in-

fecte la pesanteur, avec les nuages par ses sommités, légères comme la région dans laquelle elles s'élèvent ; allégorie sublime de la prière ! Symbolique représentation de cette chaîne infrangible qui unit la terre au ciel, la créature au créateur ! qui a complètement échappé aux anciens, et qui ne pouvait être conçue que sous l'inspiration du christianisme. Peut-être aussi n'était-il possible d'en saisir et surtout d'en écrire la poésie dans les dispositions architectoniques des monuments, que sous l'atmosphère romantique des climats hyperboréens. Ce n'est du moins que sous cette atmosphère humide et vaporeuse, vaguement colorée par les rayons obliques d'un soleil toujours éloigné du Zénith, qu'on peut obtenir ces effets d'optique produits par des ombres allongées, par l'effacement des plans reculés qui se perdent ou s'atténuent promptement sous la gaze grisâtre, dorée ou azurée qui les enveloppe ; par le brisement, les découpures de la lumière que les nuages, dans leurs courses précipitées, interrompent ou modifient mille fois en un instant, en projetant leurs formes bizarres et capricieuses au milieu des formes de l'architecture dont ils chassent, transposent, rappellent tour-à-tour les ombres, comme si ces formes devenaient elles mêmes mobiles, comme si l'édifice était un être animé, agité de la présence du Dieu qui doit venir le visiter !

Franchissons maintenant le seuil, plein de l'émotion qui nous domine. O merveille ! quel changement subit ! Au lieu de cet aspect solennel et mélancolique des imposantes façades, c'est un spectacle de gloire qui nous environne ! Qu'elles sont belles, qu'elles sont magnifiques ces voûtes hardies, supportées par des colonnes aériennes dont on ne peut ni évaluer le nombre ni deviner la matière, car elles sont innombrables, car toutes les parois de l'édifice sont revêtues d'or et de peintures ! L'œil se promène vainement à travers ces nefs à jour pour en sonder la profondeur ; ce temple n'a pas de limites sensibles, car l'artiste a su l'envelopper dans un réseau transparent que les illusions de l'optique reculent à l'infini. A contempler ce caractère d'immensité, imprimé à l'œuvre architectonique, on sent que son auteur était pénétré de celle du Dieu à qui elle est élevée. A voir cette multitude de fûts de toutes hauteurs, de tous diamètres, pittoresquement groupés, les arceaux qu'ils supportent et dont les ramifications se croisent dans tous les sens, il est impossible de méconnaître les deux sources où l'artiste a été puiser ses inspirations, et le caractère tout spécial du génie qui les a traduites.

Les proportions arrêtées de l'architecture ancienne, ses divisions officielles, ne lui permettaient pas de donner à ses édifices ce caractère aérien, cette apparence d'immensurabilité qui forment le cachet particulier de l'église gothique. Saint-Pierre de Rome, assujéti aux règles de la première, ne paraît d'abord qu'une église d'une grandeur ordinaire ; ce n'est que l'expérience qui en fait reconnaître les dimensions gigantesques. Au con-



QUÉBEC.—LE DÉVOILEMENT DE LA STATUE DE LÉVIS, LE 24 JUIN : LE MARQUIS DE NICOLAY A LA TRIBUNE. — Photo. instantanée de G. A. Rimpet (amateur).



NORD-OUEST.—TYPE DE CHASSEUR ET TRAPPEUR. — Photo. D. Cadsow.

traire, au premier aspect, une belle cathédrale gothique paraît infiniment plus grande qu'elle ne l'est réellement. C'est qu'à la différence de l'architecture chrétienne, l'architecture païenne, établie sur les proportions humaines, se prête mal à tout ce qui les dépasse trop, est impuissante à exprimer les idées abstraites, principalement l'immensité.

Leon Feval

(La fin au prochain numéro)

DÉBAT D'AMOUR



L'ENFANT était réveillée depuis un quart d'heure. Depuis un quart d'heure, débarrassés des couvertures, ses petons roses battaient l'air sur une mesure infinissable, conduite par sa frêle voix de pinson joyeux et scandée par des petits cris ravissants, si gais et si frais dans le matin brumeux de janvier que l'on se fût cru en plein avril. L'atmosphère tiède de la chambre permettait qu'elle prit ses ébats sans danger. Le papa et la maman, l'œil ouvert mais à moitié endormis savouraient son gazouillement. C'était le concert matinal de la fleur et de l'oiseau, de la fleur-oiseau qui chante et enchante. Musique primitive et gymnastique élémentaire, mais dont raffolent ceux qui ont des bébés !

La maman.—C'est à cette heure-ci du jour que je l'aime d'avantage. Comme elle est belle avec ses joues rougies par le sommeil, ses petits poings fermés qui frottent ses paupières encore alanguies ! Et ses grands yeux d'un bleu si limpide, comme ils sont beaux et fins !

Le papa.—Moi aussi, je l'aime bien en ce moment, mais c'est tantôt que je l'aimerai bien plus fort, quand elle voudra grimper dans notre lit, quand elle se roulera sur nous en nous meurtrissant, puis nous embrassera, me tirera la barbe...

La maman.—Je me rappelle comme tu la dévorais de baisers le jour où je lui mis des bas pour la première fois.

Le papa.—Je me souviens des larmes que tu versas alors quand je parlai de lui mettre les bas de son petit frère qui est parti.

La maman.—N'attristons pas ce délicieux réveil par un souvenir poignant. Regarde-la plutôt jouer dans son berceau, entends-la gazouiller comme l'alouette. Dis, n'est-ce pas le bonheur ?

Le papa.—Oui, sans doute. Mais ne te remets-tu pas ta première usure ? Tu te souviens, elle avait usé la manche de sa jaquette de carrisé blanc : son coude, son coude à fossette, passait au travers. Si nous l'avons becqué des lèvres et du cœur ce petit morceau de bras blanc et ferme que la déchirure nous montrait ! Tu y serais encore, si je ne t'y avais ôtée.

La maman.—Ce n'est pas moi qui ai fait le plus de folies. Quand elle a dit papa pour la première fois, avant d'avoir dit maman, avoue, ne l'as-tu pas presque étouffée dans tes bras ?

Le papa.—Soit, mais toi-même, jalouse, confesse que tu as cherché toute la journée à lui faire dire maman, mais elle n'a pas voulu. C'est qu'elle m'aimait mieux que toi.

La maman.—Les pères, ça n'aime pas comme nous. Leur affection est plus bruyante, mais

pas aussi profonde. Et les enfants le sentent, on dirait. Tu vas voir. Viens becquer maman, ma Tanouchette.

Le papa.—Viens voir papa, ma belle fille.

La maman.—Si elle va à toi, c'est qu'elle s'attend à sautiller.

Le papa.—Si elle va à toi, c'est qu'elle a soif.

La maman.—Non, non, c'est parce qu'elle m'aime plus que toi. Nous allons voir !

Le papa et la maman avaient tous deux raison.

L'enfant, mise dans le lit, allait de l'un à l'autre, les embrassant alternativement.

N'est-ce pas qu'il est délicieux de sentir le toucher de cette peau fine et douce de l'enfant sur nos visages rugueux d'hommes barbus et vieillissant ?

La maman.—Elle tire ta moustache, c'est bien fait !

Le papa.—Elle va te tirer les cheveux, ce sera mieux.

La maman.—Aïe ! aïe ! tu me fais bobo, méchante.

Le papa.—Ce n'est pas à moi qu'elle arracherait les cheveux.

La maman.—Beau dommage ! tu les as trop courts ; elle n'a pas de prise. J'y pense, tu ne lui as jamais payé sa première crique.

Le papa.—Non-da ? et le carrosse que je lui ai donné ?

La maman.—C'était pour l'été, mais elle n'a pas de voiture d'hiver.

Le papa.—Demande donc des patins pour elle pendant que tu y es, ou bien un corset, une crinoline, des boucles d'oreilles, une tournure, un chignon. Elle sera grande assez vite.

L'enfant gazouillait, riait, sautait.

Heures suaves, si tôt envolée !

La maman.—Elle m'a causé bien du plaisir quand elle a fait ses premiers pas.

Le papa.—Et à moi bien de la peine quand elle est tombée sur son nez.

La maman.—C'était ta faute, tu t'éloignais d'elle à mesure qu'elle marchait, cette pauvre petite.

Le papa.—A-t-elle l'air fine quand elle se trémousse sur son séant et accorde sur tous les bruits qu'elle entend, bruit du poêle dont on secoue les cendres, de l'horloge qui sonne les heures, de mon rasoir que je frappe dans la paume de ma main, du serin qui chante, de sa sœur qui monte l'escalier à quatre, de l'eau qui tombe dans l'évier ? Ce sera une fameuse musicienne, tu verras.

La maman.—Tu n'aimes pas comme moi entendre son ramage pendant des heures ; on s'aperçoit bien que cela comprend et que cela veut s'exprimer ; elle est de ton opinion en matière de langue, elle fait les mots qui lui plaisent, elle en crée à bouche que veux-tu.

Le papa.—Elle apprendra bien assez tôt les mots de tout le monde, la langue d'un chacun. Mon grand plaisir est de la promener dans mes bras, quand elle encerce mon cou des siens et qu'elle colle sa joue sur la mienne. Quel babil alors ! Comme elle me réplique dans un hébreu que je devine ! Et quand je rentre du bureau, ses battements de mains, son rire perlé, ses chers appels, la hâte qu'elle manifeste de se faire prendre, les caresses de sa main fraîche sur mon front souvent brûlant, tout cela, ma femme, c'est de l'or en barres.

La maman.—Tu ne l'aimes jamais toujours pas autant que moi.

Le papa.—Je dis que si. Plus même.

La maman.—Voyons la un peu. Est-ce toi, gros ronfleur, qui passes tes nuits blanches à bercer, à chanter pour la rendormir, souvent à la promener ? Tu dors comme un loir toute la nuit belle et longue. Où sont tes fatigues ?

Le papa.—Pour ce qui est de chanter, je m'époumonne tous les soirs à l'endormir. Ce

n'est pas toi qui réussirais en trois chansons. Aussi, c'est que j'ai découvert le soporifique, pas toi. Quand j'ai fini de chanter *Gastibelza, l'homme à la carabine*, il y a disposition évidente au sommeil ; *Madeleine* continue l'œuvre d'assoupissement, et je couronne le tout par un *La mer m'attend* qui endormirait toute la Bretagne. Est-ce toi qui aurais pu combiner ça ?

La maman.—Ta, ta, ta ! Tu l'aimes seulement à tel moment, moi je l'aime toujours.

Le papa.—Et toi, tu ne l'aimes qu'ici et là, moi je l'aime partout. Embrasse-moi. Julie, venez chercher la petite. Z.

L'HYGIÈNE POUR TOUS

UNE CONFÉRENCE DE L'ABBÉ KNEIPP

Depuis quelque dizaines d'années l'huile de foie de morue est administrée en grandes quantités aux enfants faibles, bien qu'on n'en obtienne pas les résultats sanitaires qu'on lui attribue. Là où elle fait particulièrement ses effets, c'est en ce qui regarde la conservation des chaussures de cuir. Mais l'huile d'olive, voilà ce qui est un remède excellent dans beaucoup de maladies, spécialement :

Les engorgements.

L'inflammation de la gorge et l'enrouement.

La faiblesse d'estomac.

Les abcès dans l'estomac.

La fièvre.

La diphtérie.

Dans les engorgements des organes respiratoires et les maux de gorge, il suffit de prendre chaque jour dix à douze gouttes sur un morceau de sucre. On peut également, lorsqu'il s'agit de cette dernière affection, étendre l'huile d'olive à l'intérieur de la gorge au moyen d'un pinceau, et si l'inflammation n'est pas trop profonde, au moyen du doigt. De plus grandes quantités sont exigées pour les tumeurs d'estomac ; il faut dans ce cas absorber journellement jusqu'à trois fois trente gouttes. Pour combattre la chaleur de la fièvre, il suffit de prendre le matin et l'après-midi la contenance d'une cuiller à café. Cette huile rend aussi de grands services dans la diphtérie dont elle dissout les glaives. Une cuiller à café par jour suffit ici.

Il faut la recommander aux jeunes gens faibles et d'une mauvaise poitrine. Mais ceux-ci ne la prendront pas à l'intérieur ; ils s'en frictionneront la poitrine. Deux ou trois frictions par semaine suffisent. Ce remède est également utile aux personnes obligées de parler longtemps—professeurs, prêtres—et par suite exposées à des affections de poitrine.

Les personnes nerveuses emploieront également avec succès l'huile d'olive, mais en faisant les frictions au dos.

L'huile de lin opère les mêmes effets que l'huile d'olive, mais bien peu de gens la supportent à cause de son mauvais goût. Comme moyen externe dans les brûlures elle s'est toujours montrée excellente et pour guérir et pour adoucir les souffrances.

Je dirai enfin que rien ne surpasse l'huile d'olive pour expulser sans douleur les calculs biliaires.

SÉBASTIEN KNEIPP.

Sur la plage, au murmure des flots, voulez-vous, Mesdemoiselles, passer des heures agréables ? Oui ! eh bien, achetez le *Grand horizon des demoiselles*, dû à la plume de Mlle Nitouche, l'auteur populaire de l'*Ami des salons*. C'est le plus grand ennemi de l'ennui. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.



LE DÉPART POUR LA PLAGE.—Dessin et composition de Edmond-J. Massicotte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous sommes heureux d'offrir nos compliments de joyeux avènement à MM. E.-Z. Massicotte, J.-G. Boissonneault et G. Désaulniers, tous trois collaborateurs au MONDE ILLUSTRÉ, qui viennent de subir avec succès les examens et d'être admis avec honneur au Barreau de la province de Québec.

* *

Tant de gens pratiquent maintenant le *bicyclisme* que la caricature a beau jeu à *blaguer* un peu les nouveaux cavaliers et leurs montures. Aussi, les plus étranges aventures surgissent-elles partout, et plus encore sous le crayon de l'artiste humoristique, que même sous les roues du bicycliste malheureux. C'est là, du moins, ce qui ressort de la fantaisie publiée aujourd'hui par M. E.-J. Massicotte, et que nous reproduisons en première page.

* *

Elle part pour la plage... et Cupidon se charge, fort galamment pour un jeune homme de son âge, des boîtes de toilette contenant les secrets de la beauté. Et tandis qu'elle va ainsi, précédé par l'Amour, souriant dans sa beauté et évoquant d'avance dans une vision dorée tous les plaisirs de la plage, elle ne voit pas, derrière son élégant parasol, le sinistre Méphistophélès qui rit en la suivant de ses yeux flamboyants. Ce charmant dessin est encore dû à la plume de notre jeune artiste, M. Massicotte.

Le *Normandie* vient de faire une traversée mouvementée. Un chauffeur ayant eu l'imprudence d'ouvrir la soute au charbon en s'éclairant avec une lampe ordinaire, il s'est produit une explosion de gaz qui tua le malheureux et endommagea quelques cloisons. Le 9, le feu s'est déclaré à bord dans une cale de l'avant. L'alarme fut aussitôt donnée, les pompes furent mises en mouvement, et les marins durent travailler toute la nuit pour éteindre l'incendie. Le 10 au matin, tout danger étant écarté, les passagers, Mgr O'Connell à leur tête, offrirent au capitaine Deloncle et aux officiers du navire une adresse de remerciements et de félicitations pour la belle conduite dont ils avaient fait preuve. Le calme a été parfait parmi les passagers durant cette nuit terrible, et on n'a eu aucun accident de panique à déplorer.

* *

Le gouvernement fédéral de la Puissance du Canada a subi, la semaine dernière, une crise politique sans précédent dans nos annales parlementaires

Les trois ministres canadiens-français, les honorables sir A.-P. Caron, A.-R. Angers et J.-A. Ouimet, ne croyant pas pouvoir prendre la responsabilité de la ligne de conduite adoptée par le cabinet relativement aux "Ecoles du Manitoba", avaient offert leur résignation dès lundi dernier.

L'imbroglie a continué durant trois jours, causant la plus vive excitation par tout le pays. Jeudi dernier, le cabinet s'étant décidé à prendre des engagements un peu plus caté-

goriques, les honorables MM. Caron et Ouimet ont retiré leur résignation. L'honorable M. Angers a seul persisté et est sorti du cabinet. Ainsi s'est dénouée cette violente crise.

A TRAVERS LE NORD-OUEST

(Voir gravures)

Voici toute une série de vues du Nord-Ouest. D'abord, l'école industrielle catholique de qu'Appelle. Cette école est surtout destinée à faire pénétrer les bonnes semences de l'instruction dans l'âme des enfants des sauvages.

Vient ensuite une seconde vue de la même école, prise avec ses jardins, ses cours, ses dépendances et le village qu'Appelle, dont on aperçoit le petit clocher, à gauche; le paysage est vraiment grandiose, laissant voir à perte de vue ces immenses plaines du Nord-Ouest, dont on croit presque entendre le silence éternel...

Ce village se trouve sur le bord de deux lacs charmants, fourmillant de poissons et séparés par une langue de terre très étroite. C'est un des endroits les plus pittoresques et les plus recherchés par les amateurs de chasse et de pêche. Ceux-ci ne manquent jamais de visiter, au retour de leurs fructueuses tournées, la jolie école industrielle où ils sont toujours les bienvenus et où ils peuvent juger des progrès accomplis dans les différentes branches de l'industrie, la culture, la charpente, le travail du fer, l'élevage du bétail, etc., etc. Tout cela, sans préjudice, naturellement, de la lecture, l'écriture et même la musique, dans laquelle ils se sont acquis une réputation plus que locale.

Cette école est certainement supérieure à toute autre de la sorte dans le Nord-Ouest, et tout le crédit en revient au R.P. Huguenard, O.M.I., qui a fondé l'institution et en est le directeur actuel. Le nombre des élèves dépasse deux cents cette année.

Voici maintenant le fort Cumberland, en hiver. C'est un poste de la compagnie de la Baie-d'Hudson, où il y a aussi une mission catholique. Elle est située à cent cinquante milles au nord-est de la ville de Prince Albert, sur les bords d'un grand lac, et au-delà de deux cent cinquante milles de la ligne du chemin de fer du Pacifique.

Le regretté M. F. Bélanger, qui se noya il y a quelques années sur le lac Winnipeg, fut pendant longtemps en charge de ce fort comme facteur en chef de la compagnie.

Enfin, pour finir dignement cette série, admirez un type de chasseur et traiteur, comme il s'en rencontre beaucoup dans le Nord-Ouest, dans son habit complet de peaux de caribou et entouré de sa meute.

OMER NOEL.

POT DE PENSÉES

Ce que vous prêtent les avarés, c'est seulement l'oreille.

Les hommes qui ont beaucoup de monnaie ne *changent* jamais.

Ma cuisinière est fort joviale. Lorsqu'elle casse une assiette, elle rit *aux éclats*!

Le colimaçon est, de tous les animaux, celui qui court le mieux. Il va ventre à terre!

Les notaires font payer fort cher une simple *minute*. C'est surtout pour eux que le temps est de l'argent.

Un art ingrat, c'est la sculpture: pour pouvoir vivre, les sculpteurs sont obligés de *faire des pieds et des mains*.

MUSIQUE

Un soir, dans le salon aux sombres boiseries,
Nous étions restés seuls, à la fenêtre assis ;
L'orage avait cessé, les tonnelles fleuries
Nous versaient leurs parfums par la pluie adoucis.

La lune tout à coup au sommet des platanes,
Comme une mariée aux blancs habits soyeux,
Apparut et noya de clartés diaphanes
L'angle où le piano dormait silencieux.

Jusqu'après du clavier je conduisis Aimée.
Elle me laissa faire et, riant doucement
Elle éveilla du doigt chaque touche animée,
Et se mit à chanter un vieil air allemand.

C'était une bizarre et fantasque musique
Où le rire parfois semblait mêlé de pleurs ;
La mélodie était tendre et mélancolique,
Et les accords vibraient sonores et railleurs.

La nuit venait. Au loin, la flûte minuscule
Des rainettes tremblait au bord des pièces d'eau,
Et les brouillards montés avec le crépuscule
Entre la lune et nous mettaient leur blanc rideau.

Une larme brilla dans les yeux bruns d'Aimée.
Elle se tut, tandis que j'admirais, —(songeur
Et sentant l'amour poindre en mon âme charmée),—
Son front pâli, ses yeux aux prunelles de fleur.

Son regard, rencontrant le mien, semblait me dire :
" O mon ami, ma vie est comme ce refrain,
Menteuse est ma gaieté, je masque d'un sourire
L'anxieuse douleur qui me brûle le sein..."

Pendant longtemps encor je restai sous le charme.
La salle où nous étions s'emplit d'obscurité ;
Je ne vis plus bientôt que la petite larme
Qui brillait dans la nuit comme un point argenté.

ANDRÉ THEURIET.

AIMONS LA TERRE

I

Oui, aimons la terre.

Et ne craignons pas de la travailler avec
courage, avec foi et avec dévouement.

Car s'il est un travail vrai, utile, nécessaire,
qui ne trompe point, qui n'humilie pas, et dont
l'homme ne doit jamais rougir, c'est assurément
le travail de la terre, le travail du champ, le
travail du laboureur et de l'agriculteur.

C'est le travail vraiment honorable.

Car c'est le travail moral par excellence.

A la première heure de la colonisation du
Canada, quand tout était à faire, nos pères
travaillaient par eux-mêmes et pour eux-
mêmes. Leurs femmes robustes et fières par-
tageaient leurs travaux, leurs soucis, leurs
peines leurs espérances et leurs joies.

Leurs enfants, élevés dans l'amour du
travail et de la simplicité, ne se croyant point
vaillants sans œuvres, n'avaient aucun des
vices de la civilisation, du luxe et de la vanité.
Et c'est au champ, à la terre, avec la
pioche, la charrue et l'outil du charpentier ou
du bûcheron que tout ce monde-là travaillait.
Personne ne s'en sentait humilié. On y trou-
vait l'honneur et la santé.

Mais tout cela est quelque peu changé.

Nous avons subi d'autres mœurs.

II

Le travail, un certain jour, au jour de la
jouissance et de la richesse, a cessé d'être une
vertu et de là une gloire. Les fils des aïeux
l'ont considéré comme un opprobre et comme
une honte. Seules, à partir de cette heure
mauvaise, les professions dites libérales ont
passé pour honorables.

On ne pouvait guère être maître d'école ou
professeur. Ce n'était pas là une profession
parfaitement noble, et le précepteur, assez
pauvre, du reste, puisqu'il avait du savoir,
n'appartenait à la famille que par le côté de
la domesticité. N'était-ce pas un salarié !

Pour le banquier, le financier et le négo-
ciant, ils comptaient. La finance a toujours
été une grande divinité, et Mercure sera tou-
jours un dieu. Mais les petits boutiquiers,
comme gens de détail et comme gens travail-
lant sur une humble échelle, jouissent d'une
mince considération.

III

La terre est bien notre mère, et nous de-
vons l'aimer, l'honorer et la servir avec toute
la dévotion d'un fils.

La terre est vraiment la seule chose qui ne
trompe pas.

C'est elle qui nous fait riches et libres, heu-
reux et fiers. Nous lui devons tout, depuis
le pain que nous mangeons jusqu'à l'habit qui
nous couvre et nous enorgueillit.

Aussi au nom de la pioche et de la charrue,
au nom de la terre et du champ, au nom de
la liberté et de la dignité humaines, trouvons-
nous souverainement absurde le préjugé qui
cherche à ravaler l'homme de la pioche, de la
charrue et du champ. Car cet homme-là n'est
pas le second dans la vie sociale et politique,
mais le premier. Tous les autres doivent pas-
ser après lui, et la femme qui a le sentiment
du vrai et la suprême délicatesse du devoir,

ne saurait refuser son respect et sa tendresse
à l'homme des champs qui bâtit sa maison sur
le sol du laboureur, et qui met sa famille et
son foyer sous la protection de la femme.

Le mirage des villes, avec leur faux luxe et
leur mirage.

Il nous trompe. Il nous entraîne hors de
la voie, hors de la sagesse, et hors de la vérité.
C'est plutôt aux citoyens à quitter la ville,
où l'air est infect, où les petits métiers sont de
grandes souffrances, où la famille pousse et
grandit mal, où l'on paie terriblement cher
l'honneur d'être un bourgeois, de porter des
gants et de manger du pain blanc.

VALMONT.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a que les pauvres pour savoir don-
ner.—JULES CLARETIE.

Parlez-moi d'une souffrance qui se cache et
reste ignorée. C'est celle-là que je voudrais
secourir.—HENY BECQUE.

Appliquez-vous à connaître la volonté de
Dieu, et, quand vous l'aurez connue, ne lui
préférez rien sur la terre.—SAINT DUNSTAN.



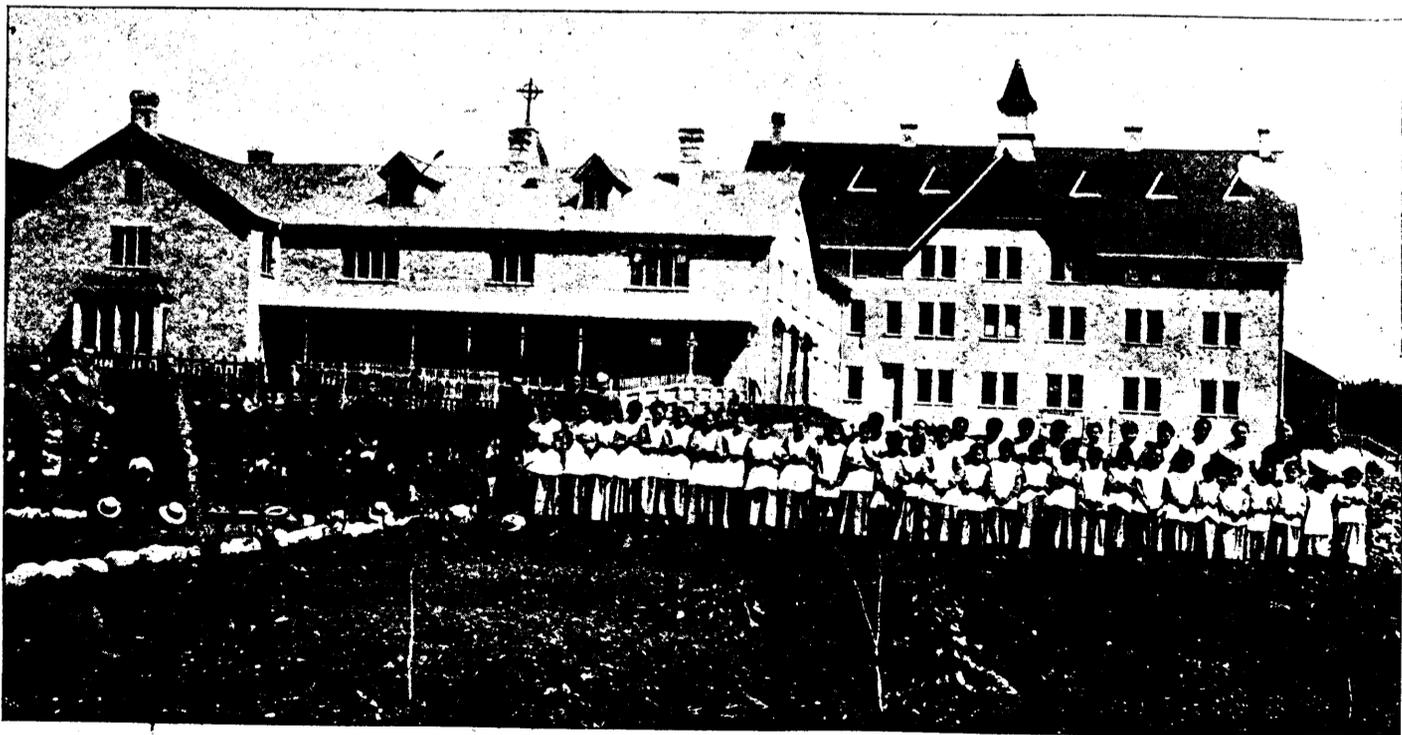
LES FRANÇAIS À MADAGASCAR.—LE COMBAT D'AMBOLOMINTZ : DÉFENSE D'UNE PIÈCE DE CANON PAR LES HOVAS



VUE DU FORT CUMBERLAND, EN HIVER



FORT QU'APPELLE : VUE DU VILLAGE ET DE L'ÉCOLE



FORT QU'APPELLE : ÉCOLE INDUSTRIELLE CATHOLIQUE POUR LES JEUNES SAUVAGES



LE MARQUIS DE NICOLAY
LA MARQUISE DE NICOLAY

LA COMTESSE D'HUNSDAL
LE MARQUIS DE LÉVIS

LA COMTESSE D'HUNOLSTEIN

LE COMTE D'HUNOLSTEIN
LA MARQUISE DE LÉVIS

NOS HOTES FRANÇAIS : LE MARQUIS DE LÉVIS ET LES PERSONNAGES DISTINGUÉS QUI L'ACCOMPAGNAIENT

LE PREMIER AMOUR DE NAPOLEON



—ÉTAIT à Toulon.

Celui qui porta plus tard le drapeau de la France dans toutes les capitales de l'Europe continentale n'était encore qu'un lieutenant.

Écoutez-le raconter lui-même son premier amour à l'un de ses amis de régiment.

—Louis, dit-il un jour, je suis amoureux.

—Amoureux, toi !

—Oui, et passionnément amoureux d'une jeune fille qui demeure dans une petite maison, en dehors des remparts. Elle n'a pour tout bien au monde que sa beauté, mais une beauté merveilleuse. Avec cela, une conversation pétillante d'esprit et de grâce. Je passe des heures entières à l'écouter, le regard fixé sur ses magnifiques yeux noirs, sur sa taille élégante et svelte. Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'elle a une main divine et un pied charmant.

—Et elle t'adore, cela va sans dire ?

—Comme une petite folle, ou plutôt en vraie Italienne—car elle est de Florence,—sans mesure, sans réflexion, sans arrière-pensée.

—Fort bien ; tu as là, j'en suis sûr, une adorable amie.

—Hélas ! non. Elle a une mère qui m'intimide et m'épouvante presque. Pieusement fidèle à la mémoire de son mari, qui appartenait à une famille de haut rang et qui, je crois, est mort de chagrin et de misère après avoir tout sacrifié pour l'épouser, elle entend conserver sa fille. Or, pour être plus sûre d'atteindre ce but, elle a commencé par me témoigner une confiance absolue. Ainsi, il y a quelques jours à peine, après avoir prié sa fille de se retirer, elle me dit à brûle pourpoint : " Bonaparte, vous aimez Naddi ? " Et comme je ne répondais pas, elle répéta : " Oui, vous aimez Naddi ! Eh ! bien, il faut que vous me promettiez de ne plus revenir ; à moins, cependant, que, sur votre honneur et sur votre épée—ce qui fera que les gens à sentiments nobles et élevés comprendront que j'ai confiance en vous—vous me juriez de respecter ma fille, et de ne jamais rien faire qui puisse l'exposer à s'oublier ou à abandonner sa mère. Elle n'a pour vivre que le produit de mon travail et ce qu'elle gagne elle-même de ses mains encore inhabiles. Mais j'ai juré à son père que sa fille ne faillirait pas à l'honneur, aussi longtemps que moi, Teresa, sa mère, je vivrais ! Tenez, si jamais elle venait à oublier ce qu'elle doit au nom qu'elle porte, je saurais pour ma part vous prouver, à vous et à elle, que je n'ai pas, moi, oublié comment une Italienne se sert de son stylet. D'ailleurs, il ne faut pas que la pauvre enfant ait de trop rudes combats à livrer. Le devoir m'ordonne de ne pas l'exposer au danger. Ainsi, donc, ne remettez pas les pieds ici, ou... jurez ! "

—J'ai juré, continua Bonaparte ; et maintenant je n'ose plus regarder Naddi ; ma main ne cherche plus à presser sa main ; moi-même, je ne songe plus à la voir en l'absence de sa mère ; mais je souffre et j'en suis malheureux !

—Et comment as-tu fait la connaissance de ces dames ?

—Les officiers du génie avaient déclaré que leur maison devait être démolie. Je fus délégué pour vérifier si cette décision était juste, et je découvris que la petite maison de Teresa était hors de la zone militaire. Cette mission m'ouvrit tout naturellement la porte de leur demeure. Et c'est ainsi que je les connus.

Pendant quelques jours, Bonaparte parut triste et mélancolique. A la fin, il demanda à son ami ce qu'il pensait des mariages d'amour.

—Cela dépend, lui répondit Louis. C'est souvent une excellente chose pour un homme sans ambition ; mais celui qui a de l'ambition perd par un mariage de ce genre toute chance d'avancement.

—C'est vrai, fit Bonaparte, tu as raison.

Son ami ne le revit pas de deux jours. Le troisième jour, il reçut de lui un billet, dont l'écriture était encore plus illisible qu'à l'habitude et où il lui disait qu'il avait la fièvre et le pria de venir le voir.

Louis se rendit immédiatement chez lui.

Il le trouva assis devant une cafetière pleine de café. Tous les quarts d'heure, il en prenait une tasse. Et comme il lui faisait observer que ce régime était très mauvais pour la fièvre :

—J'ai un rapport à rédiger, répondit Bonaparte ; j'ai donc besoin d'avoir l'esprit libre ; or, je suis ennuyé, et le café m'éclaircit les idées.

—Ah ! les affaires d'amour ne vont-elles pas bien ?

—Au contraire. Elles ont été sur le point d'aller trop bien. Heureusement que j'ai su être raisonnable.

Son ami lui jeta un regard surpris, mêlé de curiosité.

Bonaparte le comprit.

—Je n'aime pas beaucoup, dit-il, à parler de moi, surtout quand il s'agit de choses auxquelles les hommes n'attachent, en général, aucune importance ; néanmoins, j'éprouve le besoin de t'ouvrir mon cœur, car je me sens plein de tristesse. Avant-hier, je me présentai chez la veuve. Elle était sortie ; mais Naddi était à la maison ; radieuse, charmante, pleine de grâce et de tendresse, car elle m'attendait.

" Je me tins à distance, pendant quelques instants, répondant aussi froidement que je le pouvais à ses innocentes et délicieuses agaceries ; mais bientôt elle éclata en sanglots et me reprocha mon indifférence. Je m'efforçai de la rassurer et de la consoler, et, sans m'en apercevoir, je me trouvai tout à coup près d'elle. Naddi pleurait. Inconsciemment, je lui fis une foule de promesses. J'étais même sur le point d'engager ma parole, quand Naddi, mettant la main sur le pommeau de mon épée, s'écria :

—Jurez-moi là-dessus que vous m'épousez.

" Je sentis froid, mon cœur frémit ; cependant, j'eus assez de force et de courage pour refuser de faire le serment qu'elle me demandait.

" Seulement, reprit le jeune Napoléon, après quelques secondes de silence, quand elles aiment, les femmes sont comme le démon.

" En dépit de mon refus, Naddi fut plus aimable que jamais, et je la quittai. A quelques pas de la maison, je rencontrai sa mère à qui je racontai ce qui venait de se passer. Elle me remercia avec effusion, et me conseilla de cesser mes visites.

—Et pourtant, ajouta-t-elle, je sais que ma fille en sera malheureuse ! Si seulement je pouvais la ramener à Florence, le voyage et le changement de milieu la guériraient peut-être !

" Je lui répondis qu'elle me donnerait une grande preuve d'estime en acceptant de moi la somme nécessaire à ce voyage. " Ne m'oubliez pas, ajoutai-je, et ne demandez jamais à Naddi de me bannir entièrement de son souvenir."

" Elle me prit les deux mains, et les pressa affectueusement dans les siennes, sans dire un mot. Mais quelle éloquence dans ce silence, mon cher ami !... Ce matin même, je lui ai envoyé le quart de ce que je reçois dans l'année entière. J'ai prié un ami de me faire cette

avance, sans trop savoir, par exemple, quand je pourrai le lui rendre. Mais, peu importe ; le destin y pourvoiera."

Le vieux général, qui, il y a quelques années, nous a raconté cet épisode de la jeunesse de Napoléon I^{er}, se plaisait, paraît-il, à rappeler quelquefois Naddi au souvenir de l'empereur.

—Ah ! répondait alors ce dernier, c'est bien l'amour le plus sincère, le plus profond, que j'aie jamais éprouvé ; mais, je n'étais que lieutenant, alors !

HENRI TESTARD.

QUELQUES CONSEILS

Préservatif contre la rouille.—Pour protéger les objets en fer contre la rouille, il suffit de les enduire avec la pâte obtenue en faisant fondre une partie de résine dans sept parties de saindoux.

Un moyen de conserver la fraîcheur aux fleurs coupées.—Mettez la tige de vos fleurs fraîchement coupées dans un vase où vous aurez eu soin de verser cinq grammes de sel amoniac par litre d'eau, et vous les conserverez au moins quinze jours dans leur première fraîcheur.

Tache d'encre.—On recommande, lorsque de l'encre a été répandue sur un tapis, de couvrir immédiatement la tache d'une couche épaisse de sel ; en quelques minutes, la tache aura complètement disparu. Pour enlever l'encre sur les étoffes blanches, la meilleure méthode consiste à mouiller la tache avec de l'acide oxalique, et laver ensuite à l'eau chaude.

Nettoyage des tapis.—Le nettoyage des tapis se fait à l'aide d'un balai de camomille. On y sème des feuilles vertes, prises le matin à n'importe quel arbre, afin qu'elle soient encore moites de rosée, puis on balaie le tout comme on fait ordinairement. Chaque feuille se roulant sous le balai, emporte avec elle une partie de la poussière au lieu de la répandre dans l'appartement et sur les meubles, ce qui exige un entretien considérable.

Il faut avoir soin de ne pas marcher sur ces feuilles, ce qui pourrait occasionner des taches.

Nous ne conseillons pas l'emploi des feuilles de thé humides, ayant servi, car elles contiennent toujours un liquide coloré tachant les nuances tendres des tapis.

NOUVELLES A LA MAIN

Une belle nature :

Dugozié, ivrogne invétéré, suit l'enterrement de sa femme. Les amis lui prodiguent des consolations.

—Pauv'femme ! fait-il entre deux sanglots, c'est la première fois que nous restons si longtemps ensemble sans nous disputer !

* *

Un jour d'audience, plusieurs conseillers dormaient et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut ; M. de Harlay, premier président, dit :

—Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent.

* *

Entre voisins :

—Et votre mari, mame Ducrampon !

—M'en parlez pas ; depuis qu'il boit de l'absinthe il est toujours entre deux vins. Et t'nez, le v'la qui rentre ! D'où viens-tu, ivrogne ?

—Crie pas crie pas, ma vieille ! J'ai tombé dans la rue... à cause qu'il fait chaud... et sans un ange gardien... gardien de la paix, ça serait un cadavre écrasé qui te parlerait à c't'heure.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

De la ligne noire une forme humaine se détacha, suivie d'une faible escorte qui marchait en étouffant le bruit de ses pas.

L'homme eut bientôt franchi la distance qui le séparait du capitaine de fédérés.

La petite troupe qui l'accompagnait s'arrêta.

Le nouveau venu portait un costume de marin.

De chaque main il tenait un revolver armé.

—Versailles... dit-il à demi-voix.

—Merlin... répondit Duplat qui reconnut l'espion.

—Oui, c'est moi... la route est-elle libre ?

—Entièrement.

Merlin se retourna et fit un signe accompagné d'un sifflement léger.

Deux compagnies de marins défilèrent alors silencieusement, franchirent la poterne, vinrent se ranger à droite des fortifications, sur la route stratégique et mirent l'arme au pied.

Derrière les marins apparut un général suivi de son état-major, et derrière l'état-major venait une compagnie d'infanterie commandée par un capitaine.

Sur un ordre du général le capitaine prit possession du poste où Duplat et Merlin l'accompagnèrent.

A la vue des fédérés ivres-morts, vautrés dans tous les coins, le capitaine eut un mouvement de dégoût.

—Tous ces gredins dans les fossés des fortifications, et vivement, commanda-t-il. Faites-les rouler sur les talus.

On commença le déblaiement du poste et les fédérés inertes furent jetés dans les fossés.

—Les sentinelles ? demanda alors l'officier de la ligne à l'officier de la Commune, qui venait de leur livrer l'entrée de Paris.

—Se trouvent dans le même état que les hommes du poste, mon capitaine... répondit Servais.

—Vous allez nous suivre pour nous désigner l'endroit où elles sont en faction.

—A vos ordres, mon capitaine.

Laissant la garde du poste à son lieutenant, l'officier de la ligne prit dix hommes avec lui, et accompagné de Duplat portant un falot, gravit le talus des fortifications.

Les sentinelles fédérées, cuvant leur vin dans l'herbe, n'avaient rien entendu et ne bougeaient pas.

On les envoya rejoindre leurs camarades au fond des fossés et on les remplaça par des pantalons rouges.

Les postes furent doublés.

Pendant ce temps le général, c'était croyons-nous le général Vinoy, faisait défiler devant lui quatre batteries d'artillerie, deux bataillons de chasseurs de Vincennes, et deux régiments de ligne qui prirent au pas gymnastique la gauche du chemin stratégique afin d'envelopper l'Est de Paris.

Les troupes de la Commune allaient se trouver prises entre deux feux.

Servais Duplat était rentré au poste où l'attendait Merlin.

Celui-ci avait dépouillé sa vareuse de marin sous laquelle se trouvait son costume de bon paysan des environs de Paris.

—Tu as bien travaillé, dit-il au capitaine des fédérés. Voici le reste de ce que je t'avais promis.

Il lui glissa dans la main neuf mille francs en billets de banque et ajouta :

—Maintenant, file ! La porte est ouverte. Gagne la campagne et cavale-toi avant que d'autres troupes n'arrivent...

—Filer ! répéta Duplat complètement abasourdi. Mais il faut absolument que je rentre chez moi. Je ne peux pas quitter ainsi Paris en uniforme d'officier de la Commune.

—Tu as raison, rentre chez toi, change vivement de pelure et fais disparaître ton uniforme et tes armes... Tu peux facilement regagner la rue Saint-Maur où tu perches, mais dépêche-toi, car dans deux heures Belleville sera en notre pouvoir, le onzième arrondissement aussi, fouillé dans tous les coins, et si tu étais ramassé avec tes galons par nos troupes, on te fusillerait séance tenante... et tu ne l'aurais pas volé !

Duplat devint livide.

—Fusillé ! balbutia-t-il.

—Oh ! sans rémission.

—Mais j'ai servi l'armée de Versailles...

—C'est moi, mon vieux frère, qui l'ai servie, l'armée de Versailles. Toi, tu n'es qu'un simple figurant qui doit rester anonyme.

L'ex-fourrier tremblait de la tête aux pieds.

Un instant il eut envie de profiter de la porte ouverte, de fuir Paris, de gagner Saint-Denis ou Bagnole.

Mais il serait trahi par son costume.

Et l'argent ?

La jolie somme cachée dans les caves de la maison en construction de l'avenue Parmentier.

Est-ce qu'il était possible de l'abandonner ?...

Jamais !!

—C'est un sale tour que tu me joues-là ! dit-il à Merlin.

Celui-ci haussa les épaules.

—Je serais curieux de savoir en quoi ? répliqua-t-il.

—Tu m'envoies à la boucherie !

—C'est le trac qui te fait parler ainsi ! Je vais te prouver combien je suis meilleur que tu ne le crois... C'est moi qui te conduirai dans ton quartier... Arrive...

Ils sortirent du poste.

Les troupes avaient cessé de défiler.

Une nuée d'agents en bourgeois leur succédait.

Des voitures venaient à la suite.

Dans quelques-unes se trouvaient des maires, nommés par le gouvernement de Versailles et prêts à entrer en fonctions, comme cela s'était fait déjà dans les arrondissements tombés au pouvoir des troupes régulières.

D'autres voitures ramenaient des prêtres, ayant hâte de reprendre possession de leurs églises.

Merlin s'approcha d'un groupe d'agents au milieu desquels se trouvait un homme de haute taille, décoré et distribuant des ordres.

L'espion, s'adressant à lui, demanda :

—Avez-vous des instructions à me donner ?

—Oui, sachez ce qui se passe à la mairie du onzième, et revenez me trouver ici le plus tôt possible... je reste en permanence au poste.

—Ce sera fait, reprit Merlin. Maintenant je voudrais conduire jusqu'à sa maison le fédéré qui nous a livré la porte des Prés-Saint-Gervais...

Et du geste il désigna Servais Duplat qui attendait tout tremblant à quelques pas du groupe.

—Eh bien ! emmenez-le.

Merlin fit un signe à son complice et tous deux gravirent la rue du Bois, gagnèrent les hauteurs de Belleville et se dirigèrent vers le onzième arrondissement.

Derrière eux, à peu de distance, venaient les compagnies de marins.

L'objectif qui leur était désigné était le onzième arrondissement, le cimetière du Père-Lachaise, où l'artillerie de la Commune, continuait à tonner, la rue du Chemin-Vert et la rue Saint-Maur.

Neuf heures sonnaient en ce moment.

Toute l'action se trouvait concentrée dans l'espace compris entre la rue Saint-Antoine, le marché des Enfants-Rouges, la porte Saint-Martin et le faubourg du Temple.

Les fédérés se battaient avec la rage du désespoir, mais d'instant en instant leur nombre diminuait.

* * *

En quittant l'escorte qui accompagnait à l'ambulance de la rue Servan les sept artilleurs de la Commune blessés au Père-Lachaise, Gilbert Rollin s'était dirigé vers Belleville de toute la vitesse de ses jambes.

Faute de servants le tir des canons du cimetière se ralentissait notablement.

Le capitaine d'artillerie communal commandant cette batterie avait fait demander en toute hâte des hommes à la mairie du onzième où se trouvaient réunis les membres de la Commune et du comité central, ceux du moins qui ne songeaient point à fuir, car bon nombre d'entre eux, abandonnant la lutte pour se soustraire aux re-

présailles, avaient trouvé moyen de franchir les portes de Paris sous des déguisements variés.

On envoya à la batterie du cimetière un lot de gredins, avec mission de continuer la défense à ontrance, sans s'apercevoir qu'ils étaient ivres et par conséquent incapables de pointer leurs pièces, de telle sorte que les coups mal dirigés n'offraient de danger que pour les leurs.

Au-dessus de Gilbert les obus décrivaient leur trajectoire.

Il marchait de plus vite en plus vite, n'ayant point conscience du péril, ne songeant qu'à une chose, à cette substitution d'enfant qui pouvait le sauver ; n'ayant qu'un but, trouver Servais Duplat, le seul homme en situation de rendre possible l'accomplissement du crime prémédité.

L'itinéraire que le mari d'Henriette avait à suivre pour arriver à la porte des Prés-Saint-Gervais était naturellement le même que celui suivi le matin par le capitaine des fédérés pour se rendre à son poste.

Rollin passa près du Père-Lachaise et gagna la rue des Amandiers.

La fusillade crépitait toujours au loin. Le canon grondait sans relâche.

La tête baissée, rasant les murs, escaladant tous les cent pas des barricades élevées sur tous les points pour la défense du quartier, mais en ce moment, il avançait non sans peine sous la pluie qui tombait et imprégnait peu à peu ses vêtements.

Au-dessus de Paris, à tous les points de l'horizon, de grandes lueurs rouges plaquaient des taches sanglantes sur le ciel noir.

Gilbert allait atteindre la rue de Ménilmontant lorsqu'il s'arrêta tout à coup, épouvanté.

Un obus venait d'éclater dans la rue, à dix mètres de lui, trouant les pavés.

Cinq secondes après un autre projectile tombait un peu plus loin, et sa charge de mitraille s'éparpillait dans toutes les directions avec un fracas étourdissant, éraflant les murailles, crevant les portes et les volets des boutiques closes.

La route devenait effroyablement dangereuse.

Heureusement le tir désordonné de la batterie du Père-Lachaise se modifia d'un instant à l'autre et les obus suivirent une autre direction.

Le mari d'Henriette reprit sa course, mais à peine avait-il fait vingt pas qu'il s'arrêtait de nouveau.

Il se trouvait au pied d'une barricade que deux hommes escaladaient dans le sens opposé, par conséquent se dirigeant vers lui.

Une exclamation de surprise lui échappa.

En entendant ce cri, les deux hommes tressaillirent et firent halte.

—Duplat, c'est bien vous ? demanda Gilbert.

L'ex-fourrier reconnut la voix de son ancien capitaine.

—C'est parfaitement moi, oui, dit-il en descendant de la barricade et en s'avançant vers le mari d'Henriette, que diable faites-vous par ici ?

—J'allais vous trouver. . . .

—Moi !

—Oui.

—Et, où ça ?

—A la porte des Prés-Saint-Gervais où l'on m'a affirmé que vous étiez de service.

—J'en arrive en effet, mais la porte est prise par les Versaillais, une partie de mes hommes a été fusillée séance tenante et je me cavale dare dare !

—Vous allez aux barricades ?

—Ça ne serait pas à faire !

—Où donc, alors ?

—Chez moi, changer de pelure, et tâcher de ne pas me laisser crever la peau par les pantalons rouges qui viennent d'occuper le haut de Belleville.

—Alors, je vous suis.

—Pourquoi faire ?

—Il faut que je vous parle. C'est urgent et très important. . . .

En disant cela Gilbert jetait un regard du côté de Merlin qui restait dans l'ombre, à quelques pas, et dont la présence le gênait.

—Eh bien ! moi, fit-il, je vous laisse. Vous pouvez voyager ensemble de ce côté sans la moindre crainte. . . . Au revoir. . . .

Et reprenant sa marche en avant il se perdit bientôt dans l'une des rues qui se greffent sur la rue des Amandiers.

Duplat et Rollin cheminaient côte à côte.

Le mari d'Henriette, on le voit, avait eu raison de supposer que ce qui s'était passé entre lui et son ancien fourrier devait être considéré comme non avenu.

Le capitaine de fédérés n'y songeait plus, en effet.

Une seule pensée remplissait son cerveau : Aller reprendre l'argent caché par lui dans les caves de la maison en construction de l'avenue Parmentière et de la rue du Chemin-Vert, et se rendre ensuite chez lui pour faire disparaître son uniforme.

XXXVII

Le complice de Merlin marchait si vite que Gilbert avait peine à le suivre.

—Enfin, fit-il tout à coup d'un ton brusque, vous venez me trouver, m'avez-vous dit, à la porte des Prés-Saint-Gervais, sous une averse d'obus et de balles tombant dru comme la pluie. . . . Ce n'était pas tout simplement pour m'admirer de face ou de profil, je suppose.

—Et vous avez raison, répliqua Gilbert.

—La chose dont vous voulez m'entretenir est donc véritablement très grave ?

—Oui.

—Me concernant ou vous concernant ?

—Elle nous concerne tous les deux.

—Eh bien ! racontez vite de quoi il retourne, car il me tarde d'être rentré dans ma *pioule*. . . .

—Ce n'est ni en pleine rue ni dans les conditions périlleuses où nous nous trouvons en ce moment que je puis m'expliquer. . . .

—Alors, prenez votre route et moi la mienne. . . . je n'ai pas le temps d'écouter vos histoires. . . .

—Même s'il s'agissait pour vous de gagner cent mille francs !

Servais Duplat s'arrêta net comme si ses pieds venaient de s'incruster dans le sol, et, saisissant Gilbert par le bras, il le regarda bien en face, les yeux dans les yeux.

—Vous avez dit ? demanda-t-il.

—J'ai dit qu'il s'agissait pour vous d'une somme de cent mille francs.

—Pour moi. . . . tout seul ?

—Oui.

—Vous avez donc hérité depuis le joli soir où nous nous sommes vus pour la dernière fois ? Le calotin qui voulait me casser la figure vous a donc laissé son bas de laine ?

—Point de paroles inutiles ! répliqua Gilbert, j'ai besoin de vous.

—Les cent mille francs ne sont pas des blagues ?

—Rien n'est plus sérieux. . . .

—Et qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner ce fort sac ?

—Je vous répète qu'il m'est impossible de m'expliquer dans la rue. . . .

—Où, alors ?

—Suivez-moi rue Servan. . . .

—Mais mon uniforme ?

—Chez moi vous trouverez des vêtements et, tout en changeant de costume, nous causerons. . . .

—Soit ! Allons rue Servan. . . .

Les deux hommes reprirent leur marche rapide et arrivèrent sans encombre au point de rencontre de la rue du Chemin-Vert et de la rue Servan.

—Voici une bouche d'égoût, fit Gilbert en désignant un trou sombre qui s'ouvrait sous le rebord du trottoir, jetez-y vos armes.

Duplat ne se le fit pas répéter deux fois.

Il lança d'abord dans l'égoût les revolvers de cavalerie dont il était armé, puis dégrafant son ceinturon, il envoya le sabre démesuré qui le rendait si fier et sa cartouchière rejoindre les revolvers.

Quelques secondes plus tard, Duplat et Gilbert atteignirent la maison de ce dernier.

La porte d'entrée était entre-bâillée comme au moment du départ du mari d'Henriette.

Il la poussa.

Le corps du concierge gisait toujours là, barrant l'allée, rigide déjà, étendu dans une mare de sang coagulé.

Gilbert se heurta contre ce corps.

—Attendez. . . . dit-il à Duplat sans la moindre émotion.

Et, enflamant une allumette-bougie, il fit de la lumière.

Enjambant alors le cadavre, il retrouva le bougeoir déposé par lui à sa sortie dans un coin du vestibule et il alluma la bougie à demi consumée qui s'y trouvait.

Duplat l'avait suivi et repoussait derrière lui la porte, sans la fermer.

—Venez. . . . fit Gilbert.

Au lieu de s'engager dans l'escalier des caves il gagna celui conduisant aux étages supérieurs.

L'ex-fourrier ne disait mot, mais il réfléchissait à l'aventure mystérieuse dans laquelle il allait vraisemblablement s'embarquer.

Cent mille francs !

On venait de lui offrir cent mille francs !

La chance tournait donc et la veine lui arrivait.

Avec les quinze mille francs qu'il possédait déjà, auxquels s'ajouteraient cent mille francs, il serait à la tête d'un capital représentant une fortune, une vraie fortune pour lui qui n'avait jamais vécu qu'au jour le jour et bien souvent grâce à des expédients honteux.

Et cette fortune inattendue, inespérée, invraisemblable, allait lui tomber du ciel !

Restait à savoir, il est vrai, ce qu'il faudrait faire pour entrer en possession des cent mille francs promis par Gilbert, mais de cela il s'inquiétait médiocrement.

Sa conscience, dont le mutisme nous est bien connu, acceptait d'avance toutes les grelineries, tous les crimes même qu'on pourrait exiger de lui.

Et quel crime en effet, fût-ce un assassinat, se disait l'immonde coquin, ne serait amplement payé par cette somme de cent mille francs ?

Arrivé sur le palier de son appartement, Gilbert tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et pénétra dans l'intérieur.

— Fermez ! commanda-t-il à Duplat qui l'avait suivi et qui s'empressa d'obéir.

Tous deux traversèrent l'antichambre et gagnèrent la salle à manger servant—nous l'avons dit—de bureau à Gilbert Rollin transformé en homme d'affaires.

Le mari d'Henriette promena ses regards autour de lui.

— Les volets sont clos, murmura-t-il. On ne pourra voir du dehors la lumière qui serait un point de mire dangereux....

Il ajouta en s'adressant au capitaine de fédérés :

— Maintenant passons dans la chambre à coucher.... Je vais vous trouver des vêtements.... Nous sommes à peu près de la même taille, cela ira tout seul....

En effet plusieurs costumes, un peu démodés mais en bon état, étaient accrochés à des patères, derrière un grand rideau.

Gilbert choisit un complet de drap brun et le tendit à Servais qui s'empressa de quitter son uniforme compromettant et d'opérer une transformation complétée par une cravate noire et un petit chapeau rond de feutre mou.

— Changement à vue ! s'écria Duplat enchanté, en faisant un paquet de sa tunique, de son pantalon à bandes et de sa ceinture rouge. J'enverrai toute cette friperie rejoindre dans l'égoût mon sabre et mes revolvers.... Ah ça ! mais, où donc est la citoyenne Rollin ? poursuivit-il en parcourant des yeux la chambre. Je ne la vois pas.... Aurait-elle quitté Paris ?

— Non. Elle est au sous-sol.... Autrement dit dans notre cave....

— Allons donc ! et pourquoi ça ?

— Ici nous étions perpétuellement en danger.... Un obus avait crevé le toit de la maison.... Il était prudent de se terrer.... C'est ce que nous avons fait.... C'est d'ailleurs au sujet de Mme Rollin que j'ai à vous parler. Cela vous étonne, je le comprends, et cependant vous allez voir que rien n'est plus simple.

Tout en prononçant ces dernières paroles, Gilbert était rentré dans la salle à manger, suivi du ci-devant communard transformé en bon bourgeois.

Il posa la lumière sur la table, prit une chaise, en avança une à Servais et dit :

— Asseyez-vous et causons.... Nous n'avons pas de temps à perdre et il faut prendre une résolution immédiate....

Duplat s'assit.

— Allez-y ! fit-il.

Sans préambule, Gilbert commença :

— Ma femme m'a rendu père la nuit dernière....

— Ben ! vous v'là papa, alors.... Compliments !....

— L'enfant n'a pas vécu....

— Ah ! diable !....

— C'était une petite fille.... Maintenant j'arrive au fait.... Ecoutez-moi et comprenez-moi bien....

— J'écoute de toutes mes oreilles et je me flatte d'avoir l'habitude de comprendre à demi-mot....

— L'oncle de ma femme, un vieil original, a fait il y a six mois un testament bizarre, mais régulier et inattaquable.

— Ce testament ?

— Est tout à l'avantage de l'enfant qui vient de mourir.... Comprenez-vous ?

— Parfaitement.... fit Duplat. Ça veut dire que le vieux laisse son magot à l'enfant qui est né et qui est mort la nuit dernière.... Est-ce bien ça ?

— Oui, c'est bien ça....

Gilbert poursuivit lentement, pesant chacun de ses mots :

— Le testament nous donnait, à ma femme et à moi, la jouissance des revenus de la fortune léguée à l'enfant, jusqu'à la majorité ou jusqu'au mariage de cet enfant....

— Sans distinction de sexe ? demanda Servais.

— Sans distinction de sexe, oui.

— Et cette fortune est de combien ?

— De quatre millions et demi....

L'ex-fourrier sursauta en entendant ce chiffre.

— Quatre millions et demi !.... répéta-t-il. Ah ! fichtre ! Ça n'est pas quatre sous

Gilbert continua :

— Ces quatre millions cinq cent mille francs produisent un revenu net de cent soixante-dix mille francs.

— Que vous touchiez, c'est-à-dire que vous auriez touchés pendant vingt et un ans, le vieux étant mort et l'enfant vivant....

— Oui.

— Joli denier !.... Très coquet ! Fichtre !....

— Nous sommes dans de mauvais termes, dans de très mauvais termes avec cet oncle qui me déteste....

— Voyez-vous cela !! Paraîtrait qu'il est difficile à contenter, le birbe !

— Et il a fallu qu'un des parents de ma femme le prie, le supplie, pour qu'il se décide à tester en faveur de l'enfant que Mme Rollin portait dans son sein....

— D'où il résulte, interrompit Duplat désireux de prouver que son intelligence était à la hauteur de la situation, d'où il résulte que la petite gosse ayant tourné de l'œil bien mal à propos, l'oncle à succession, s'il apprenait la chose, changerait ses dispositions dernières, et vous avez le trac que ça ne serait point pour vous avantager....

— J'en ai la certitude....

— Maniaques, ces vieux, et méchants comme des ânes rouges ! dit philosophiquement Servais. Quel âge, l'ancêtre ?

— Soixante-quinze ans.

— Je vous demande un peu s'il n'aurait pas mieux valu qu'il se fasse enterrer paisiblement sans écrire ! Et solide, je le parierais, cet animal-là ?

— Il a déjà eu une attaque d'apoplexie.... C'est même pour cela qu'il a fait un testament....

— De la belle besogne ! Enfin, à la seconde attaque, il y passera !

Duplat se gratta l'oreille.

— Mais, après ? reprit-il ensuite. Ce que vous venez de me raconter est intéressant comme un mélo de l'Ambigu.... seulement, je me demande en quoi ça me regarde tout ça, et comment je peux m'en mêler ?....

— Vous n'avez donc pas saisi le fond de ma pensée ?

— Parfaitement si !.... Pour que l'oncle aux écus ne changeât rien à son testament, il aurait fallu que la moucheronne évitât de claquer !....

— Oui.

— Et puis ? Voyons, agissez franchement !.... Inutile, quand on est à la Bastille de passer par Passy pour aller à la Madeleine !.... Vous m'avez offert cent mille francs à gagner.

— Et je vous les offre encore....

— Pour les gagner il y a quelque chose à faire.... Quoi ?....

Gilbert, sans la moindre hésitation, répondit :

— Il faut me trouver un enfant, fille ou garçon, nouvellement né, qui vienne remplacer la morte....

Le capitaine de fédérés se mit à rire.

— Est-ce que vous croyez que je tiens un dépôt de gosses nouveau-nés, moi ? répliqua-t-il.

— Non.... Mais je vous indiquerai où vous pourrez en trouver un....

— Ah ! ah !.... Vous y aviez pensé d'avance ! fit Duplat avec une admiration sincère, vous êtes un rude lapin, vous ! Vous êtes un zig !....

— Un souvenir m'est revenu et m'a mis sur une piste.

— Quel souvenir ? Quelle piste ?....

— Le souvenir d'un homme de notre compagnie tué au combat de Montretout.... La piste, celle de sa femme....

— Le nom de la femme ?

— Jeanne Rivat.

Servais Duplat devait passer à bon droit pour un *roublard*.

S'il avait appliqué au bien sa vive intelligence, il aurait été un homme de réelle valeur.

Il comprenait vite, devinait juste, et perdait rarement son sang-froid, ce qui constituait une triple force.

XXXVIII

Le nom de Jeanne Rivat fut pour Servais un de ces éclairs qui brusquement illuminent les ténèbres et la clarté la plus vive se fit dans son esprit.

D'un mouvement lent, calculé, il rapprocha sa chaise de la table de son ancien capitaine, il posa ses deux coudes sur cette table, appuya son menton sur ses mains rapprochées et dit :

— Oui, positivement, patron, vous êtes un zig !.... il y a longtemps que vos petits plans sont dressés, hein, vrai malin ?

— En bloc, oui, mais il y a quelques heures seulement que j'ai pensé à Jeanne Rivat.

— Jeanne Rivat est dangereusement malade, paraît-il.

— Mais alors, dit vivement Gilbert, ce sera un acte d'humanité

de délivrer cette pauvre femme malade des charges et des ennuis qui vont peser sur elle avec cet enfant. . . .

—Oh ! la ! la ! . . . plus que ça de philanthropie ! laissez-moi rigoler ! fit Duplat en riant, puis il ajouta : Comme ça c'est le mou-cheron de Jeanne Rivat qui ferait votre bonheur ?

—Celui-là ou un autre, mais, ne connaissant que celui-là, il est tout simple que j'y pense. . . .

—Simple et logique ; oui, patron ! répliqua l'ex-fourrier d'un ton ironique en regardant Gilbert du coin de l'œil. Eh bien ! allez demander à la veuve Rivat si elle veut vous vendre son gosse. . . .

—Cent mille francs pour vous si vous m'apportez cette nuit cet enfant !

Servais Duplat changea brusquement d'attitude.

D'un ton brutal il demanda :

—Où sont-ils, les cent mille francs ?

Cette question démonta Gilbert qui resta muet.

Il devait bien s'attendre cependant à ce qu'elle fût posée, aussi nette, aussi précise.

Duplat vit son embarras et poursuivit, toujours gouailleur :

—Vous ne les avez pas en caisse, les cent mille balles, parbleu ! et c'est à crédit que vous comptez me faire travailler !

—On peut s'entendre, murmura Gilbert.

Ce fut au tour de Duplat de ne pas répondre.

Après un moment de silence, il dit brusquement :

—Qu'y a-t-il au juste et mot pour mot dans le testament de votre oncle ?

—Mais. . . . commença le mari d'Henriette.

—Oh ! pas de tergiversations ! interrompit Servais. Avant de m'engager je veux connaître le testament depuis A jusqu'à Z. . . . Voyons, le parent de la citoyenne Rollin qui a plaidé pour vous auprès de l'oncle à l'héritage a dû bien certainement vous donner une copie de l'acte qui, aujourd'hui, vous fait jouer une si grosse partie. Allons, montrez-moi ça, et dépêchez-vous ! le temps se passe et je voudrais rentrer chez moi. . . .

Gilbert n'avait qu'à s'exécuter.

Il prit dans sa poche une clef, alla ouvrir un secrétaire et en tira plusieurs papiers.

L'un d'eux était la copie du testament que le vicaire de Saint-Ambroise (on doit se le rappeler) avait en effet laissée entre les mains de son cousin par alliance.

Il tendit ce papier à Duplat qui le déplia et se mit à le lire attentivement.

Tandis qu'il s'absorbait dans cette lecture, Gilbert se disait à lui-même :

—Demande-moi tout ce qui te passera par la tête, mon bonhomme ! . . . je souscrirai à toutes tes exigences, puisque je ne puis me passer de ton concours, mais quand viendra le moment de m'exécuter, je saurai bien me débarrasser de toi !

Le capitaine de fédérés lisait toujours en fronçant les sourcils.

Quand il eut achevé, il replia la copie et la tendit sans mot dire au mari d'Henriette.

—Eh bien ? interrogea celui-ci.

Servais Duplat répondit en tordant sa moustache :

—Eh bien, c'est très carré, cela ! Vous n'êtes fichtre pas en odeur de sainteté auprès du birbe ! Si le testament devait avoir son effet, vous vous trouveriez un jour tout bêtement à la tête de douze mille francs de rentes, ce qui est maigre pour un bourreau d'argent comme vous ! le pain noir après le pain blanc !

—Mais, répliqua Gilbert, jusqu'à la majorité de l'enfant ou jusqu'à son mariage, nous aurions touché, ma femme et moi, cent soixante-dix mille francs par an. . . .

—Oh ! je sais bien que le chiffre est joli, seulement quand viendrait-il, l'héritage ? L'oncle aux écus n'est pas encore en train de manger les pissenlits par la racine !

—Je vous ai dit qu'il avait été frappé de paralysie, et vous avez pensé comme moi qu'après une pareille secousse il ne pouvait pas vivre longtemps. . . .

—Et si nous nous trompons tous les deux ?

—C'est impossible !

—Pourquoi donc ça ? On a vu des vieilles badernes qui avaient l'âme chevillée dans le corps ! C'est eux qui enterraient les jeunes ! L'oncle aux écus peut s'entêter à vivre cinq ans, dix ans, peut-être plus. . . . Donc, en attendant l'héritage, vous resterez dans la panne jusqu'au menton. . . . peut-être plus haut. . . . Parlons peu, mais parlons bien. . . . Vous m'offrez cent mille francs avec hypothèque sur un chiffon de papier qui, à l'heure présente, ne vaut pas un radis ! . . . Or, pour vous venir en aide, pour vous tirer d'embarras, j'aurai commis un crime, j'aurai risqué le bague, j'aurai risqué, ce qui est encore pis, d'être fusillé par les Versaillais si je ne fiche pas le champ de Paris cette nuit même, et en échange de tous ces risques, qu'est-ce que j'aurai gagné, s'il vous plaît ?

—Je puis vous assurer, par une reconnaissance bien en règle, le

payement de cent mille francs quand je serai en possession de l'usufruit des quatre millions et demi du comte d'Areynes. . . .

—Une reconnaissance ! Votre signature ! Qu'est-ce qu'elle vaut votre signature ? Ce n'est pas vous qui me payerez les cent mille francs, puisque c'est votre femme qui touchera l'usufruit. . . . Est-ce que c'est la citoyenne Rollin qui signerait la reconnaissance ?

—Non ! Ma femme ne peut et ne doit rien savoir de ce qui se passera entre nous. . . .

—Flûte, alors !

—Elle ignore que son enfant n'a pas vécu. . . .

—Ah ! bah ! et comment donc ça ?

—Une fièvre ardente, qui je l'espère ne met pas sa vie en danger, lui enlève absolument la conscience de ce qui se passe autour d'elle. . . .

—Alors, fit Servais Duplat lentement et pesant sur chaque mot c'est entre nous deux, que la chose doit se conclure. . . .

—Oui, rien qu'entre nous deux.

L'ex-fourrier s'était levé.

Il arpenta la chambre en tordant sa moustache, son chapeau rejeté en arrière, l'œil à demi voilé par ses paupières, le front plissé sous le flux des pensées qui martelaient son cerveau.

Gilbert le suivait du regard avec une anxiété qui touchait de très près à l'angoisse.

Duplat combinait un plan.

—Je le tiendrai puisque j'aurai son secret ! se disait-il. L'ancêtre de là-bas peut se décider vite à se faire enterrer. . . . La citoyenne Rollin sera mise *illico* en possession de ses rentes. . . . Son mari fait d'elle ce qu'il veut. . . . Tenu par moi, harcelé par moi, il sera bien forcé de s'exécuter dans la crainte d'un scandale que je ne lui ménagerais pas. . . . Il payera pour m'imposer silence ! Donc, je ne risque point de travailler pour le roi de Prusse ! Allons-y et carrément !

Les réflexions de Servais Duplat avaient duré longtemps, car nous n'en avons reproduit qu'une faible partie.

Gilbert perdait patience.

—Voyons, dit-il, finissons-en. . . . Le temps presse. . . .

L'ex-fourrier s'arrêta net en face de son ancien capitaine.

—Oui, vous avez raison, répliqua-t-il, finissons-en. . . . Avez-vous ici cinq feuilles de papier timbré ?

—Je les ai.

Le mari d'Henriette, on le sait, s'était fait homme d'affaires pour vivre.

Ayant à libeller souvent des actes sous seing privé, il avait dans un carton un certain nombre de feuilles nécessaires pour la régularité de ses actes.

—Eh bien ! reprit le capitaine de fédérés, comme il ne faut rien gâcher inutilement écrivez d'abord sur papier libre le brouillon du petit acte que je vais vous dicter. . . .

Rollin prit une plume qu'il trempa dans l'encre et se disposa à écrire.

—Je suis prêt, fit-il.

Duplat dicta :

“ Je déclare devoir à Monsieur Servais Duplat la somme de cent cinquante mille francs. . . . ”

Gilbert fit un bond sur sa chaise.

—J'ai dit : Cent mille ! s'écria-t-il.

—Moi je dis : Cent cinquante mille. . . . répliqua le capitaine de fédérés, plus si vous voulez, mais pas un sou de moins ! Je consens à vous servir, à devenir votre complice, à vous apporter cette nuit l'enfant que je volerai à votre intention et qui remplacera celui que vous avez perdu. Mais je demande pour cela cent cinquante mille francs. . . . Si ça vous paraît trop cher, rien de fait, n'en parlons plus, bonsoir, portez-vous bien ! le temps passe. . . . Nous avons déjà trop discuté. . . .

—Mais, cent cinquante mille francs, c'est insensé ! dit Gilbert.

—C'est votre avis, ce n'est pas le mien ! Réfléchissez donc un peu. . . . Qu'est-ce que vous risquez, vous ? Rien ! Moi je risque les gendarmes, la cour d'assises, la *Nouvelle*, et peut-être pis ! Voyons, ne marchandez pas. C'est donné ! je vous fais là un prix d'ami ! Et puis vous ne me laissez pas finir. . . . j'ai trouvé une petite combinaison point du tout gênante qui vous ira comme un gant ! Allons, écrivez donc. . . .

Gilbert reprit la plume.

L'ex-fourrier continua sa dictée :

“ Je déclare devoir à Monsieur Servais Duplat la somme de cent cinquante mille francs que je lui payerai à présentation des quatre reconnaissances de trente sept mille cinq cents francs chacune, souscrites par moi et échelonnées de quatre mois en quatre mois, à partir du jour où madame Henriette Rollin, née d'Areynes, sera mise en possession de l'usufruit de la fortune de son oncle, monsieur le comte d'Areynes. ”

“ Paris, le 27 mai 1871. ”

et vous signerez. . . .

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—Le procès du meurtrier Shortis s'ouvrira le 1er octobre à Beauharnois.

—La population de la ville de Chicago est de 1,695,000 habitants, soit une augmentation de 60,000 durant l'année écoulée.

—La Californie produit tous les ans 26,000,000 livres de raisins secs et 15,000,000 gallons de vin.

—Le plus grand verger du monde est situé près de Santa Barbara, en Californie. Il couvre 1,700 acres de terrain.

—Les habitants de Londres ont dépensé en 1894, 43,500,000 gallons de lait ou 119,070 gallons par jour.

—L'Etat du Vermont, a produit cette année, 9,000,000 livres de sucre d'érable et cent mille gallons de sirop.

—Tous les thermomètres montent à présent : celui des affaires, celui de l'atmosphère et, pour bien des choses, celui du prix.

—Les catholiques de Londres viennent de construire une grande cathédrale au prix de \$1,250,000.

—Les diplômes obtenus par certains exposants de l'exposition de Chicago seront distribués au mois d'août ou, au plus tard au mois de septembre.

—Une des curiosités de l'exposition de Paris, en 1900, sera une maison entièrement en verre. Jusqu'aux meubles qui seront faits de ce corps fragile.

—Les produits agricoles du Canada valent \$63,000,000 par année. \$50,000,000 valent vont à l'étranger et le reste est consommé au pays.

—Les yankees aiment beaucoup à se sucrer le bec, si on en juge par le fait que les Etats-Unis ont importé, durant le mois de mai, 530,697,599 lbs de sucre.

—Des statistiques agricoles nous apprennent que l'Angleterre renferme 1,840,528 vaches à lait ; l'Ecosse, 422,911 ; l'Irlande, 1,441,175 ; le pays de Galles, 281,180.

—La plus petite ville du monde est Stewart City, dans l'Alaska. Elle n'a que trois habitants, le maire, le président du bureau des échevins et le président du conseil !

—On construira bientôt à New-York, sur l'Hudson, un pont gigantesque qui coûtera \$25,000,000. L'arche principale aura, 3,110 pieds de longueur. Les principaux piliers auront 557 pieds de hauteur.

—La plus grosse cloche du monde est celle du Kremlin de Moscou. Sa hauteur est de 21 pieds 4 1/2 pouces ; sa circonférence est de 67 pieds 4 pouces et son poids est estimé à 443,772 quintaux.

—Les journaux de Shanghai signalent un fait terrible.

Au moment où l'exécuteur des hautes œuvres faisait sauter la tête d'un condamné, ce dernier saisit fébrilement les vêtements du bourreau et le corps décapité ne les lâcha pas. Le Chinois a été pris d'une frayeur telle qu'il est mort au bout de quelques minutes.

—Dans son numéro du 15 juin, la *Quinzaine* publie : L'année 1835, une admirable traduction d'un auteur polonais contemporain. — Une lettre à Paul Harel, où M. Ed. Turquet, l'ancien sous-secrétaire d'Etat, raconte sa première entrevue avec Corot. — Un article de critique élevée sur Tanhauser, par Emile de Saint-Auban. — Une étude très documentée sur l'éclairage à Paris, de Philippe V à nos jours, par Roger Lambelin, conseiller général de la Seine. — L'abbé Corneille, une jolie comédie inédite, représentée le 6 juin dernier au théâtre Français. — Les mémoires du général Baron Thiébaud, par Félicien Pascal. — La Fête-Dieu en Espagne au XVIIe siècle, par J. Cael. — Livres et idées, (Gyp, P. Hervieu, H. Lavedan), par George Fonsegrive ; Sous les galons, roman ; Souvenirs du Sénégal, Courrier de Tunis, Chronique de la quinzaine.

Abonnement : Un an, 24 fr. ; Six mois, 14 fr. ; Trois mois, 8 fr. Etranger, union postale, un an, 28 fr. ; six mois, 16 fr. ; trois mois, 9 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'Université et les instituts catholiques : 20 fr. Bureau, 62, rue de Miromesnil, Paris, France. Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande.

JEUX ET RECREATIONS

RÉBUS



ÉNIGME

Je me cache à tes yeux, cherche-moi sous ces [vers] Sans trop approfondir, tu me verras paraître. Je te préviens, pourtant, si tu veux me connaître, [naitre], Que l'on trouve, chez moi, les sens les plus [divers].

Si, par malheur, j'allais m'expliquer de tra- [vers], Tu serais indulgent. N'est-il pas vrai, mon [maître ?] Tu pourras me saisir, me faire disparaître, M'admirer, en tout sens, à l'endroit, à l'en- [vers].

J'apparais en argent, en or, en fer, en cuivre, Pleine de vie ou morte et couverte de givre. Je nage dans l'étang sous le nom d'un pois- [son].

Utile au voyageur, utile au militaire, Sans moi, point d'éventail et point de feuil- [leton]. L'éditeur, bras croisés, ne saurait plus que [faire].

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 584

Enigme.—Le mot est : Compliment.

ONT DEVINE :

Mlle Rosa Henrichon, Eugirdor Regnaleb, Mlle Clara Henrichon, Jos. St-Amour, Mlle Rose-Anna St-Amour, Léon Henrichon, Mlle Maria St-Amour, Montréal ; Mlle Maggie Kingsley, Mlle Eglantine St-Germain, Huta-Gossin, W. Bidon, Jos. Perrault D, George Rodier E.E.M., Mlle Malvina Laganière, Mlle Evariste Gagné, Mlle Georgiana Trudeau, René Morel, Dr L. D. Girouard, Jos. Cormier, L. M. P. Yvon Dte, Mlle Délia Yvon, Mlle Adèle Pélouquin, Mlle Albertine Lapré, P. A. Lagassée, Emile Gossin, G. H. Morel, Mlle Virginie Trudeau, Saint-Hyacinthe ; Une blonde rêveuse, Saint-Hermas ; Louis Mailhot, Selkink (Man.) ; Mlle Clara Grenier, Québec.

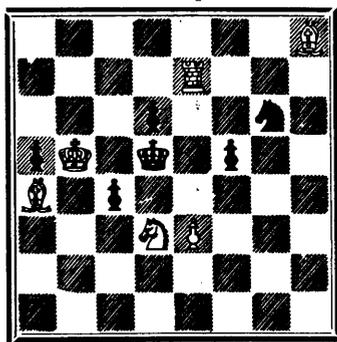
LES ECHECS

Le Canada sera représenté au grand tournoi d'échecs international de Hastings par M. A. T. Davison, de Toronto, et M. le Dr W. H. K. Pollock, de Montréal. Nous leur souhaitons une heureuse traversée, mais surtout beaucoup de victoires.

PROBLEME No 180

Composé par M. D. Klark

Noirs.—6 pièces



Blancs.—6 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 179

Blancs Noirs
1 P3FD 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison*, 25 rue de Lille, Paris.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL

MESDAMES

Toutes les dames élégantes Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit : "Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum
Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engèlures
J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 13 juillet 1895

44,634

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

Grande Vente

A Réduction

Nous avons \$75,000 de Marchandises que nous voulons écouler d'ici à quelques semaines ; il nous faut de l'espace pour notre assortiment d'automne, et pour avoir cet espace nous avons fait les Réductions les plus Extraordinaires

LISEZ PLUTOT

- Plastrons, 1 lot, à 50 pour cent.
- Toutes nos broderies à 20 pour cent.
- Coupons de nets noirs à 50 pour cent.
- Tous nos boutons à 20 pour cent.
- Garnitures en plume à 55 pour cent.
- Ornements en jais taillés à 24 pour cent.
- Ceintures en cuir à 25 pour cent.
- Dentelles en coton à 50 pour cent.
- Franges en chenilles à 50 pour cent.
- Collets en appliqués à 50 pour cent.
- Sacs à mains à 33½ pour cent.
- Rabans Plaid à 25 pour cent.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

**35, COTE ST-LAMBERT
MONTREAL**

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT
HERBORISTE**

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GLACIERES ! ~ SORBETIERES !

\$3.00 à \$45.00

\$1.50 à \$25.00

HAMMACS \$1.00 à \$5.00

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**

6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la **GRANDE-CHARTREUSE**

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de **MONTREAL** (limitée).



LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

J. B. C. TRESTLER L.C.D. HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

Chirurgien - Dentiste

238 et 242 Rue Cadieux

200 RUE ST - DENIS

Près de la rue Ste-Catherine

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Fondée en 1843 par le Dr J P Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

**No 11½ RUE GOSFORD
MONTREAL**

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU GRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE 7283

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



45 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

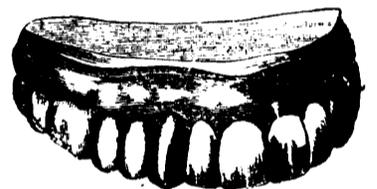
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
19, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	15 mois	50 ^{fr}	56	62
	6 mois	26 ^{fr}	29	32
	3 mois	14 ^{fr}	15	17

Paris et Seine
Départements
Etranger.

PRIX de l'abonnement

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de la Revue, les agences de Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.